

## LES SIÈGES DE ROME.

Rome était fondée depuis près de quatre cents ans et n'avait pas encore subi l'affront d'une domination étrangère, lorsque les Gaulois, commandés par Brennus, mirent le siège devant cette ville promise à de si hautes destinées. On connaît l'origine de cette guerre : les Gaulois qui habitaient la Lombardie et la Vénétie, faisaient la guerre aux habitants de Clusium, ville de l'Étrurie. Rome leur envoya un ambassadeur pour les engager à se retirer ; mais ce messager de paix, loin d'obéir à sa mission, se mit à la tête des Étrusques, et tua le général gaulois. Ses soldats, irrités, marchèrent droit à Rome, remportèrent près de la rivière Allia une victoire complète sur les troupes de la République, et grâce à la terreur panique qui s'empara des habitants, ils pénétrèrent dans Rome sans éprouver de résistance. Le sénat et les chefs se retirèrent dans le Capitole ; et la ville fut livrée au pillage et aux flammes.

On sait comment le cri vigilant des oies sauva le Capitole. Camille, exilé de Rome, voulut rentrer dans sa patrie en la sauvant. Il rassembla les débris de l'armée battue sur l'Allia, marcha sur Rome, pressa les Gaulois, et les força à entrer en accommodement. La rançon de la ville fut fixée à mille livres pesant d'or, et comme on disputait sur le poids, Brennus jeta son épée dans la balance, en s'écriant : *Væ victis ! Malheur aux vaincus !* mot trop souvent répété, mais qui, peu d'heures après, tourna contre celui qui l'avait prononcé, car Camille, irrité de cette déloyauté, rassembla ses troupes sur les ruines de la ville, fondit sur les Gaulois, et les tailla en pièces sans qu'il en échappât un seul (387 ans avant Jésus-Christ). Les Gaulois avaient répandu un tel effroi

dans Rome, que, suivant Polybe, la République demeura près d'un siècle sans oser entreprendre une nouvelle guerre contre eux.

En l'an onze cent soixante-quatre de la fondation de Rome (409 de notre ère), sous le règne d'Honorius, Alaric, roi des Goths, entra dans Rome après un long siège, pilla ses palais et ses temples, et, comme le dit Chateaubriand, *élevant ses enseignes au haut du Capitole, il annonça à la terre les changements de race. Le sac dura six jours ; mais le vainqueur, voulant épargner le sang humain, désigna aux malheureux vaincus les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul comme un lieu d'inviolable asile. Une furieuse tempête se joignit aux ravages des Goths, et réduisit en poudre ces idoles autrefois adorées, et que les Chrétiens avaient conservées pour la décoration de leur ville. La religion se soutint parmi tant de ruines : les Barbares portèrent avec respect, au milieu de deux files de soldats en armes, les reliques et les vases sacrés qui appartenaient à l'église de Saint-Pierre. Sur la route, les Chrétiens accoururent de tous côtés, et se joignant aux Goths, chantant avec eux des hymnes, ils formaient un cortège religieux qui faisait un frappant contraste avec les horreurs dont ils étaient environnés. Alaric survécut peu à la prise de Rome. Ce fut à cette époque que saint Jérôme reçut à Béthléem les descendants des sénateurs et des consuls, qui venaient chercher la paix à la crèche de Jésus-Christ.*

Humiliée une première fois par les Goths, Rome devint le jouet de tous les Barbares. En l'an 452, Attila ou *Eitzel*, roi des Huns, pénétra en Italie, à la tête d'une forte armée, et après avoir détruit



Aquilée, pris et ravagé Vicence, Vérone, Bergame, Brescia, Milan, Pavie, Ravenne, il se dirigea vers Rome; mais un vieillard, armé de toute la puissance de la religion, l'arrêta au pied de la ville des Césars. L'éloquent et vénérable pape Léon-le-Grand, accompagné des principaux citoyens de Rome (1), vint au devant d'Attila pour le supplier de mettre un terme à ses ravages, et le bruit se répandit parmi les Huns que Rome était placée sous la protection spéciale du prince des Apôtres. La poésie s'est emparée de cette noble page de l'histoire, que Raphaël a reproduite dans ses fresques. Dans une tragédie de Werner, auteur allemand, Attila dit à un de ses confidents :

« Édecon, n'aperçois-tu pas là-haut  
» un géant terrible? ne l'aperçois-tu pas  
» là, au-dessus de la place même où le  
» vieillard (saint Léon) s'est fait voir à la  
» clarté du soleil?

ÉDECON.

» Je n'aperçois que des corbeaux qui se  
» précipitent en troupe sur les morts qui  
» vont leur servir de pâture.

ATTILA.

» Non, c'est un fantôme; c'est peut-  
» être l'image de celui qui peut seul absoudre  
» ou condamner. Le vieillard ne l'a-t-il  
» pas prédit? Voilà ce géant dont la tête  
» est dans le ciel et dont les pieds touchent  
» la terre; il menace de ses flammes la  
» place où nous sommes; il est là, devant  
» nous, immobile; il dirige contre moi,  
» comme un juge, son épée flamboyante.

ÉDECON.

» Ces flammes, ce sont les feux du ciel  
» qui dorent dans ce moment les coupoles  
» des temples de Rome.

ATTILA.

» Oui, c'est un temple d'or, orné de

» perles, qu'il porte sur sa tête blanchie;  
» d'une main, il tient l'épée flamboyante,  
» et de l'autre, deux clefs d'airain, entou-  
» rées de fleurs et de rayons : deux clefs  
» que le géant a reçues sans doute des mains  
» de Wodan, pour ouvrir ou fermer les  
» portes du Walhalla.»

Une femme rappela de nouveau les Barbares en Italie. Eudoxie, veuve de Valentinien III, que Maxime, son second époux, avait assassiné, résolut, pour venger ce crime, et sans considérer les maux qu'elle allait attirer sur sa patrie, d'écrire à Genséric, roi des Vandales, et l'exhorta à punir la mort de son alié et de son ami. Genséric quitta l'Afrique, suivi d'une nombreuse armée, et débarqua en Italie. A son approche, les sénateurs et les principaux citoyens se réfugièrent dans les montagnes de la Sabine; il entra dans Rome sans résistance, la mit au pillage, emmena en Afrique les artistes et les artisans, et réduisit en esclavage tous les hommes que le fer avait épargnés. La misère fut si grande que les femmes les plus riches et les plus nobles mendiaient leur pain à la porte des Vandales. Ce désastre est célèbre par le beau dévouement de saint Paulin de Nôle, qui vendit ses biens pour racheter les prisonniers, et n'ayant plus rien à donner, s'offrit lui-même en échange d'un jeune homme que les Vandales enlevaient à sa mère (an 457).

La destruction de l'empire d'Occident s'acheva sous Augustule. Odoacre, roi des Hérules, peuples issus de la Poméranie, déposa ce chétif héritier d'Auguste; Rome dépeuplée, n'offrant qu'une vaste étendue de murailles sans peuple pour les garder, Rome fut abandonnée, et Ravenne devint la demeure du nouveau roi d'Italie.

Rome, défendue par Bélisaire, fut assiégée par les Goths (an 538), sous le commandement de leur roi Vitigès. Le siège dura quatorze mois; mais la constance des Romains et du général grec fut couronnée d'un heureux succès, et l'on voit encore

(1) Deux consuls, Avienus et Trisegius, accompagnaient saint Léon.



aujourd'hui les murailles qu'il fit élever pour protéger la ville. Il força les Goths à lever le siège, prit Ravenne, et emmena Vitigès prisonnier à Constantinople. Procope a écrit l'histoire de cette défense.

Huit ans après, Totila, roi des Ostrogoths, s'empara de Rome sous les yeux de Bélisaire (546), qui, revenant d'Afrique où il avait apaisé une sédition, trouva son armée affaiblie et découragée. Totila détruisit une partie des fortifications de Rome, en chassa les citoyens, fit prisonniers les sénateurs qui ne s'étaient pas enfuis, et changea la capitale du monde en un désert. Saint Benoît, ayant reçu la visite de ce Barbare, avait prédit ses victoires et l'époque de sa mort.

L'autorité du christianisme, s'étendant de plus en plus sur les nations barbares, leur rendit sacrée une ville où se trouvait le siège apostolique, et de longs siècles s'étaient écoulés sans qu'une armée ennemie osât investir ces murailles, sauvegardées par la chaire de Pierre et les reliques des martyrs ; lorsqu'au milieu du dixième siècle, les Sarrasins, qui déjà, à diverses reprises, avaient menacé Rome, pénétrèrent jusque dans ses faubourgs, et le margrave Albert de Toscanella eut peine à sauver la ville d'une entière destruction. Les infidèles régnaient alors en Sicile, et l'empereur grec Lacopène, qui devait le trône à un parjure, leur avait cédé, autre infamie, les provinces que l'empire d'Orient possédait encore dans la Basse-Italie. Le pape Jean XII, voyant le péril imminent où se trouvait Rome, eut recours à Otto, empereur ou roi d'Allemagne. Otto passa les monts, refoula les Sarrasins, et fut couronné des mains du souverain pontife. Depuis cette époque, la couronne impériale est toujours restée réunie à celle d'Allemagne, et ces rois allemands ne prenaient le titre d'empereur qu'après avoir été couronnés par le saint-père (961).

La présence des Sarrasins en Italie donna lieu à deux événements politiques

d'une grande importance : au droit de suzeraineté du saint-siège sur les empereurs d'Allemagne, et à la fondation du royaume de Sicile par les barons normands, Robert Guiscard et ses compagnons.

En 1111, Henri V, empereur d'Allemagne, se présenta devant Rome à la tête d'une armée, entra dans la ville, et osa faire arrêter le pape Pascal II, au pied de l'autel. Durant la guerre des Guelfes et des Gibelins, Frédéric Barberousse s'empara du château Saint-Ange et de la basilique de Saint-Pierre, mais bientôt il dut ramener en Allemagne son armée décimée par les maladies (1168).

Mais l'ennemi le plus funeste pour Rome, celui qui la traita plus mal que ne l'avaient fait les Goths et les Vandales, ce fut un des plus zélés enfants de l'Eglise catholique, ce fut l'empereur Charles-Quint. Irrité contre le pape Clément VII, qui avait soutenu le parti de François I<sup>er</sup>, il envoya contre Rome une armée, composée en grande partie de luthériens (1527), commandée par Philibert de Châlons, prince d'Orange, et par le malheureux connétable de Bourbon. Celui-ci périt durant le siège, en montant à l'assaut. On dit que le coup d'arquebuse qui le frappa partit de la main de Benvenuto Cellini, aussi adroit à manier les armes qu'à les ciseler. Rome fut emportée de vive force, et subit, pendant l'espace de deux mois, les horreurs d'un pillage effréné. Clément VII fut enfermé au château Saint-Ange, d'où il parvint à s'échapper sous un déguisement.

Rome tomba au pouvoir des Français en 1798 ; elle fut reprise par les Napolitains et les Anglais en 1799, mais ce fut pour peu de temps. Napoléon la rattacha à son empire, il en fit le chef-lieu d'un département, il orna de ce nom antique et glorieux le berceau de son fils... Mais que sont les projets de l'homme ! Cinq ans ne s'étaient pas écoulés, que Pie VII, captif à Fontainebleau, avait repris sa place au Va-



tican, et Rome redevenait la capitale de l'Empire Eternel.

Nous arrivons au dernier siège que Rome ait subi, et dont les péripéties ont eu tant de retentissement dans les cœurs français.

Pie IX avait été, dès le début de son règne, regardé comme le souverain le plus heureux de la terre, et son peuple, comme la nation privilégiée entre toutes. Mais cette carrière triomphale devait être de courte durée!... aux palmes et aux acclamations allaient bientôt succéder la couronne d'épines et les hommages railleurs du prétoire. L'esprit révolutionnaire, qui est à la liberté ce que l'hérésie est à la religion, vint chercher ses prosélytes dans la portion turbulente et oisive de la population romaine, et ceux que le généreux pontife avait amnistiés avec une bonté de père et une clémence de roi, ne furent pas les derniers à se ranger au nombre de ses ennemis. Le pape avait tout supporté, mais le sang coula, et mit une barrière entre sa sainteté et une horde d'assassins. M. de Rossi, premier ministre de Pie IX, fut frappé mortellement par un sicaire, sur les marches du Palais législatif.

Le saint-père n'était plus en sûreté : des émeutiers entouraient le Quirinal ; un prélat fut tué à coups de fusil ; alors Pie IX se décida à partir. Le 24 novembre 1848, il quitta furtivement Rome, et se retira à Gaëte, où il fut entouré des respects de la famille royale de Naples.

La France s'était émue à ces graves nouvelles ; elle se souvint qu'elle était la fille aînée de l'Eglise, et après les formalités diplomatiques, une armée de vingt mille hommes, sous les ordres du général Oudinot de Reggio, s'embarqua à Toulon pour Civita-Vecchia. Cinq semaines se passèrent en marches, en contre-marches, et en pourparlers avec les chefs de l'insurrection. Tous les moyens furent tentés afin d'éviter l'effusion du sang humain ; mais ceux qui commandaient à Rome ne voulurent rien entendre. Le siège fut entrepris, et conduit

avec de grands talents militaires par le général en chef, généreusement secondé par les officiers sous ses ordres et par toute l'armée. On vit alors un spectacle singulier : les Barbares étaient dans l'intérieur de Rome!... Sans souci des monuments épargnés par les siècles, sans respect pour des souvenirs chers à toutes les nations ; ils vendaient les tableaux, mutilaient les statues, profanaient les temples, saccageaient les musées et les bibliothèques... Au dehors était la France, qui, au nom de la foi et de la civilisation, respectait avec un religieux amour ces églises, ces sanctuaires, ces restes de l'antiquité, menacés par les bombes, et pointait ses canons hors de la portée de ces nobles reliques.

La brèche devint praticable le 29 juin : l'assaut fut donné et signalé par des prodiges de valeur de la part de nos soldats. On cita surtout le commandant Lefèvre, le commandant Galband Dufort, le lieutenant-colonel Espinasse, le capitaine Meissonnier et leurs braves soldats. Le 30 au soir, la municipalité romaine demanda une capitulation ; le 2 juillet, elle offrit une soumission entière. Les aventuriers étrangers, tyrans de la ville depuis huit mois, avaient pris la fuite dans diverses directions.

Le 3 juillet, l'armée française entra à Rome ; le 4, le colonel du génie Niel alla à Gaëte offrir les clefs de la ville au saint-père.

Le 15 juillet, la bannière pontificale fut arborée sur le fort Saint-Ange, et l'on chanta le *Te Deum* devant la *Confession de Saint Pierre*. Le général Oudinot de Reggio fut complimenté et remercié par Mgr Mariano-Marini ainsi que par le cardinal Tosti, qui lui dit ces touchantes paroles : « Monsieur » le général, vous transmettez à vos » descendants le titre de Libérateur de » Rome. Permettez à un cardinal romain de vous esquisser, quoique d'une » voix affaiblie par de longues souffrances, » au nom de ses collègues, à vous et à



» votre armée, ainsi qu'à la France très-  
» chrétienne, des sentiments d'éternelle  
» gratitude. Votre sagesse, votre conduite  
» militaire, celle des braves qui vous en-  
» tourment, nous ont épargné les maux de  
» la guerre; et les dévastations qui désolent

» lent Rome et ses environs sont dues toutes  
» au malfaisant génie de nos tyrans.... »

Maintenant Rome, délivrée, attend son  
souverain et son père... espérons qu'elle ne  
l'attendra pas longtemps!

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Histoire morale des femmes*, par M. Ernest  
Legouvé, chez Gustave Sandré, éditeur,  
rue Percée Saint-André des Arts, 44.

4<sup>e</sup> article.

Après avoir, par la charité, l'étude et  
quelques plaisirs tels qu'une promenade,  
un déjeuner dans les bois, un bal, un concert  
improvisé, rempli le temps qui s'é-  
coule pour les jeunes filles, depuis seize  
ans jusqu'à vingt-deux, âge où elles peu-  
vent se marier, M. Ernest Legouvé montre  
la part que, depuis les temps anciens, elles  
ont prise dans le choix de leur époux.

« Dans la Bible un jeune homme demande  
une jeune fille à son père; celui-ci l'ac-  
corde, la livre, et le jeune homme l'em-  
mène sans qu'on l'ait vue, sans qu'on ait  
entendu sa voix.

Dans la mythologie antique les cin-  
quante filles de Danaüs sont mariées deux  
fois. La première, elles sont tirées au sort;  
la seconde, elles sont données comme prix  
dans une espèce de tournoi.

En Grèce, le père mariait sa fille sans  
consulter sa volonté; à défaut d'enfant  
mâle, l'héritage paternel tombait entre ses  
mains, mais elle appartenait de droit,  
comme épouse, à celui qui eut hérité de  
son père si elle n'eût pas vécu; si elle  
avait plusieurs parents du même degré,  
elle appartenait de droit au plus âgé; ce  
droit de parent héritier rompait même  
le mariage contracté par la jeune fille

avec le consentement de son père; et, fût-  
elle mère, elle voyait ce parent entrer dans  
sa maison, l'arracher à son mari, à ses  
enfants et la forcer de l'épouser. Un père  
qui n'avait pas de fils pouvait léguer sa  
fille et son héritage à un étranger, un  
mari pouvait léguer sa femme à son ami.

A Rome, non-seulement un père pou-  
vait marier sa fille malgré elle, mais il  
avait le droit de rompre l'union formée  
par lui-même et de reprendre sa fille au  
mari qu'elle aimait et dont elle avait des  
enfants.

Chez les peuples du Nord, les filles aussi  
étaient exclues de leurs propres fiançailles;  
il en était de même chez les Francs et  
chez les Germains; là, non-seulement une  
fille avait besoin du consentement de son  
père ou de son plus proche parent pour  
se marier, mais veuve il lui fallait l'adhé-  
sion des parents de son mari; elle était en-  
trée dans l'ensemble de ses biens, et  
comme telle, elle appartenait à ses héritiers.

Sous la féodalité, le père qui voulait ma-  
rier sa fille en demandait la permission à  
son seigneur, qui en demandait la permis-  
sion au roi; une loi même disait: « Tout  
» seigneur pourra contraindre sa vassale à  
» prendre le mari qu'il voudra, dès qu'elle  
» aura douze ans accomplis. »

Les Sagas scandinaves offrent sur ce  
sujet des fiançailles la sanglante et farou-  
che légende que je vais vous transcrire ici:



« En Islande, vivait chez son père une fille belle de visage, grande de taille et altière de cœur ; sa chevelure était si magnifique qu'elle lui tombait en anneaux bien au-dessous de sa ceinture ; son nom était Halgerda, son surnom Langbrok, *la mâle vierge*. Thorwaldus, habitant d'un pays voisin, vient la demander à son père. On discute les conditions du mariage ; le père les accepte sans en parler à sa fille, car il craignait un refus. Les pactes matrimoniaux conclus, le gendre paya à son beau-père le prix du mundium. Le mundium était le pouvoir du chef de famille german sur les membres de sa famille ; et quand il transmettait ce pouvoir au mari, le mari lui en payait le prix. Thorwaldus acheta donc ainsi Halgerda, et, l'affaire terminée, il retourna chez lui.

Le lendemain, la jeune fille voit entrer chez elle son père qui lui dit : « Tu es fiancée à Thorwaldus ; j'ai reçu le prix du mundium. — Je vois maintenant, lui répond-elle, que ta tendresse pour moi n'est pas telle que tu me la vantais, puisque je ne t'ai pas paru digne d'être consultée. — Et moi, reprit le père, je ne permettrai pas à ton insolence le droit de faire obstacle à mes conventions, et si nous sommes divisés de sentiment, c'est ma volonté et non la tienne qui prévaudra. — Mon père, répond-elle, toi et ta race vous avez l'âme orgueilleuse, quoi de surprenant que j'imité ma famille ? »

A ces mots elle s'éloigne, et rencontrant son précepteur Thioستolfus, homme d'un caractère inflexible et sauvage, elle lui expose son malheur. « Prends courage, lui dit-il, tu seras mariée de nouveau, et cette fois on te consultera. »

L'union se célèbre. Un mois plus tard, une querelle s'élève entre les deux époux ; le mari, dans un moment de colère, frappe sa femme au visage de façon à en faire jaillir le sang.

Halgerda s'assied devant sa maison, la figure sanglante et l'âme ulcérée. Thio-

stolfus passe ; et la voyant en cet état : « Qui t'a frappée ainsi ? — Mon époux, et toi, mon précepteur, tu n'étais pas là pour me défendre. — Au moins je te vengerais. »

Quelques heures après, Halgerda le voit revenir, portant devant lui sa hache. « Ta hache est teinte de sang, lui dit-elle ; qu'as-tu fait ? — J'ai fait en sorte que tu puisses épouser un autre homme. — Tu dis que Thorwaldus est mort ? — Je le dis. »

Le précepteur alla chercher asile chez un parent d'Halgerda ; et celle-ci, rentrant dans son appartement, ouvrit son écrin, en tira des bijoux qu'elle distribua à ses serviteurs, qui tous pleuraient de la voir partir, puis elle se dirigea vers le pays de son père. « Pourquoi ton mari ne t'accompagne-t-il pas ? lui dit-il en la voyant. — Il est mort. — Comment ? — Par la main de Thioستolfus, mon précepteur. — Ce qui est fait est fait, » dit le père.

Deux années s'écoulèrent ; un riche habitant d'une île voisine, Glumus, vient demander la main d'Halgerda « Je dois vous avouer, lui dit le père, qu'un premier mariage que j'avais imposé à ma fille n'a pas fini heureusement. — Cela ne m'arrêtera pas, répond Glumus : la destinée d'un homme n'est pas celle de tous. — Soit ! mais il faut que ma fille connaisse nos conditions, qu'elle vous voie et que l'acceptation ou le refus soit laissé à sa décision. »

Halgerda parut accompagnée de deux femmes ; un manteau bleu d'un tissu très-fin était jeté sur ses épaules, sa taille était entourée d'une ceinture d'argent, ses longs cheveux tombaient en boucles de chaque côté de sa poitrine, et inclinant son front avec grâce vers tous ceux qui étaient présents : « Qu'il y a-t-il de nouveau ? demanda-t-elle. — Je viens vers votre père, lui dit Glumus, afin de vous emmener à titre d'épouse, si telle est votre volonté. — Je sais, répondit Halgerda, que vous êtes un homme éminent ; mais d'abord je voudrais connaître les conventions du pacte. »



Glumus lui ayant énuméré les propositions faites de part et d'autre : « Mon père, dit Halgerda, vous avez cette fois si généreusement agi envers moi, que j'accède à votre désir. — Dressons donc le contrat, reprit Hoskaldus; mon frère et moi nous appellerons des témoins de notre promesse; mais toi, tu seras ton témoin à toi-même, tu promettras seule pour toi. »

On célébra le mariage par un festin royal auquel le précepteur assista, la hache sur l'épaule, et les deux époux partirent pour le pays de Glumus. »

Cet étrange récit, ajoute M. Ernest Legouvé, nous fait deviner que les familles du Nord virent plus d'un drame semblable à propos de l'exclusion des fiancées de leurs propres fiançailles; et nous retrouvons cette loi inique chez les Francs et chez les Germains.

Voilà comment les Romains, les Grecs, les Barbares et la féodalité ont privé la femme du droit de consentement à son propre mariage. Heureusement, au milieu de cette suite de siècles et de peuples oppresseurs, s'élève pour elle un exemple touchant de liberté, de dignité humaine; et cet exemple, c'est la Gaule, ce sont nos ancêtres qui nous le donnent.

« En Ligurie, quand plusieurs prétendants demandaient la main d'une jeune fille, ses parents les réunissaient dans la salle du festin. A la fin du repas, la jeune

filie paraissait sur le seuil, tenant à la main un vase rempli d'un doux breuvage... tout le monde faisait silence... elle s'avancait d'un pas, jetait les yeux sur les convives, et s'approchant de celui qu'elle préférerait, elle lui versait à boire... Elle avait choisi... ils devenaient époux. »

Qu'est-ce aujourd'hui que le mariage ?

L'union de deux créatures libres, s'associant pour se perfectionner en s'aimant.

Cette définition suppose le concours de deux volontés qui s'exercent par des moyens et sur des points opposés. Dans le choix d'un époux, la jeune fille considère le présent, ses parents considèrent l'avenir. La sympathie ou la répulsion sont les mobiles de l'une, les autres s'occupent des circonstances accessoires, mais importantes : la fortune, la naissance, la position du futur... Les parents aident à choisir... la fille choisit...

« C'est ainsi que M. Legouvé termine ce chapitre sur le *Consentement au mariage*; je crois cependant qu'il est plus vrai de dire : les parent choisissent... la fille accepte ou refuse.

En ce moment, l'auteur de ce beau livre est bien malheureux, mesdemoiselles; la mort vient de lui enlever son fils... Gabriel Victor George Legouvé, âgé de 12 ans... *Priez pour lui!*... Ou plutôt priez pour son père, pour sa mère!...

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### ON VIRGIL'S TOMB.

And dost thou rest e' en here, thou, mighty  
[shade ?  
Can you gray mount be so indeed divine ?  
Was all of thee that could remain, here laid ?  
All — save thy deathless, save thy matchless  
[line ?

### SUR LA TOMBE DE VIRGILE.

Eh quoi ! tu reposes ici, ombre puissante ?  
Se peut-il que ce monticule grisâtre soit à ce point divinisé ? Tout ce qui reste de toi a-t-il été déposé ici ? Tout — sauf tes vers immortels, incomparables !



For none like thine (howe'er the creed be wrong),  
E'er o'er my soul, held such transcendent sway;  
Not e'en blind Homer's universal song,  
Not my own Shakespeare's wild and passion'd  
[lay.

Aucuns autant que les tiens (quelque erronée que puisse être cette profession de foi), n'ont exercé sur mon âme un si puissant empire, pas même les chants universels de l'a-veugle Homère, pas même la poésie sauvage et passionnée de mon Shakespeare.

And oh! the vision to my view unfurl'd  
That makes thy tomb be worthy e'en of thee!  
Earth, sea, and sky, the brightest of the world!  
Beneath me is thy own Parthenope.

Quelle admirable vue se déroule devant mes yeux et rend ta sépulture digne même de toi! La terre, la mer et le ciel sont ici les plus brillants du monde; ta Parthénope se déploie à mes pieds.

Still where the vine's young tendrils freshest  
[creep,

Where all is levelly that is not sublime,  
Honour'd thy grave, and peaceful be thy sleep,  
Art's fav'rite son, mid nature's fairest clime.

SHELLEY.

Au milieu des plus belles régions de la nature, où rampe le tendre et frais rejeton de la vigne, où tout ce qui n'est point sublime est charmant, fils bien-aimé des arts, que ta tombe soit honorée et ton sommeil paisible.

NOËMI TRÉVENIN.

## L'HÉROINE D'UNE NUIT.

### I.

Au fond de l'une de ces mille petites baies qui dentèlent la côte d'Écosse, il y avait, perché sur une colline, un vieux château dont l'architecture rappelait l'invasion normande; le parc était couvert de grands châtaigniers, et descendait en pente rapide vers la mer qui rongait une falaise à pic. C'était la demeure féodale d'une vieille maison écossaise, noble depuis Robert Wallace, et qui avait versé son sang le plus pur au service des rois de la Grande-Bretagne. Mais, à l'époque où commence notre récit, le seul rejeton des Mac-Edwin était une jeune fille. Le vieux comte venait de mourir sur un champ de bataille, à côté de Charles I<sup>er</sup>, laissant la pauvre orpheline aux soins d'un serviteur sexagénaire et d'un bon prêtre catholique, que la fureur puritaine et l'anathème lancé par le *rump-parliament* contre les papistes, avaient jusqu'alors respecté et laissé libre de célé-

brer sans bruit l'office divin dans la chapelle du château.

La hache de Cromwell avait fait rouler dans la poussière la tête de Charles I<sup>er</sup>; les royalistes, dispersés, désespéraient de la bonté de leur cause, et les troupes républicaines achevaient de battre les quelques Écossais demeurés fidèles au fils de la noble victime, que le malheur venait de sacrer roi.

Les bruits les plus contradictoires couraient dans le pays sur le sort du jeune prince. Au dire des uns, depuis longtemps il avait gagné la France; selon les autres, il était encore en Écosse, et fuyait, avec deux ou trois amis dévoués, devant la milice de Cromwell qui explorait les forêts, les ravins et les chaumières, pour s'emparer du noble proscrit.

Un soir, c'était en novembre, le vent pleurait au dehors, la mer se brisait sourdement sur la plage, les branches dépouillées des châtaigniers craquaient avec un



bruit lugubre, et dans la grande salle du manoir, la jeune héritière des Mac-Edwin était assise, entre ses deux tuteurs, sous le manteau de la vaste cheminée armoriée dans laquelle flambait un large feu. Wilfrid, le vieux serviteur, faisait la partie d'échecs de l'abbé Peterson ; lady Mac-Edwin, la tête dans ses mains, le regard vague et flottant, semblait poursuivre un rêve dans les brumes de l'avenir, ou un souvenir dans les nuages du passé.

Lady Mac-Edwin avait environ seize ans, un visage régulier, de grands yeux noirs, des cheveux blonds, une main charmante et une taille frêle en apparence, mais nerveuse.

A la voir vêtue de noir, pâle et blanche, un sourire de mélancolie sur les lèvres, on eût dit une ces créatures qui ne vivent que par le cœur et l'imagination, faibles anges que Dieu emprisonne dans un corps terrestre. Mais sous ces formes délicates, presque aériennes, lady Mac-Edwin cachait une âme énergique, un cœur ardent, et le sang de ses nobles pères coulait en abondance dans les veines d'un bleu foncé qui couraient en mille réseaux sous sa peau diaphane. Son regard si doux d'ordinaire s'allumait instantanément et lançait des éclairs, quand une pensée enthousiaste naissait dans son jeune cerveau.

Alors que déjà l'on ne pouvait sans danger prononcer le nom du roi, quand le prudent abbé Peterson priait tout bas pour lui, et n'entonnait plus le dimanche le *Domine salvum fac regem*, tandis que Wilfrid tremblait pour sa chère maîtresse, et versait du vin et de l'ale aux soldats puritains qui venaient s'asseoir sans façons au foyer du manoir, la jeune fille ne prenait pas même le soin de cacher son dévouement à la cause royale, et chaque jour à dîner vidait la coupe d'or de ses ancêtres, à la santé du roi.

Le jour où la tête de Charles I<sup>er</sup> tomba, elle murmura : « Les infâmes ! » Lorsque les derniers bataillons écossais passèrent à

l'ennemi sans coup férir, elle s'écria : « Les lâches ! » et la noble enfant, après avoir pleuré de n'être point un homme, pria Dieu pour le roi.

Ce que sa pensée semblait poursuivre ce soir-là tandis que son regard flottait des boiseries sculptées aux poutres noircies des plafonds, c'était le sort de Charles II. Où était-il ? leur échapperait-il ? aurait-il le sort de son père, ou, plus heureux, fuirait-il pour revenir en maître avec le secours du roi de France ?

Telles étaient les questions mentales qu'elle s'adressait dans sa vague rêverie.

Tout à coup une rafale de vent, sifflant à travers les arbres du parc, s'engouffra dans la cheminée et fit pâlir les flambeaux qui éclairaient la salle ; la grande voix de la mer s'éleva plus stridente, plus terrible, et de larges gouttes de pluie commencèrent à fouetter les vitraux des fenêtres.

Le bon abbé repoussa l'échiquier et, se signant, murmura à mi-voix : « Mon Dieu ! pitié, pour les pauvres voyageurs... »

— Mon Dieu ! dit à son tour l'orpheline, le roi d'Angleterre est peut-être en route à cette heure, sans autre abri que ce ciel orageux, mourant de froid et de faim... Ayez pitié, mon Dieu, de votre serviteur ! »

Et elle jeta un regard de douloureux reproche au prêtre qui n'avait osé prier pour le proscrit, et au vieux domestique qui avait silencieusement fait le signe de la croix, sans être plus hardi que l'abbé.

« Oh ! fit-elle, sous le toit des Mac-Edwin il n'y a donc plus qu'une femme qui ose invoquer le ciel pour vous, Sire ! »

— Mon enfant, dit l'abbé, soumettons-nous aux lois mystérieuses de la Providence ; Dieu frappe le fils des Stuart, il l'éprouve ; un jour, peut-être, il lui rendra le secours de sa main puissante et le trône de ses pères...

— Madame, dit à son tour Wilfrid, nous aimons tous le roi, nous donnerions notre sang pour lui ; mais à quoi bon faire parade d'un dévouement inutile ?



pourquoi nous perdre sans pouvoir le sauver? Nous sommes entourés d'espions...

— Poltron! murmura la jeune fille avec une sourire de dédain; le brasseur Olivier et le parlement infâme qui a condamné son maître n'étoufferont point dans ma gorge ce cri: « Vive le roi! »

L'abbé Peterson allait répondre, mais au bruit de l'orage se mêla soudain un autre bruit: le sabot de plusieurs chevaux résonna sur la chaussée de granit qui conduisait au manoir, et s'éteignit sous les fenêtres, devant la porte soigneusement fermée. Presque aussitôt, un serviteur entrant précipitamment dans la salle où était sa maîtresse, annonça quedeux cavaliersdemandaient l'hospitalité. L'abbé et Wilfrid échangèrent un regard craintif, mais lady Mac-Edwin se levant: « Qu'ils soient les bienvenus! dit-elle; le toit de mes ancêtres est l'abri de tous les voyageurs, quand ils sont fatigués et que l'orage gronde. »

Puis elle suivit le domestique, et descendit pour recevoir les nouveaux arrivés.

Un jeune homme et un vieillard mettaient pied à terre dans la cour.

La jeune fille les enveloppa d'un regard, et s'avancant vers eux: « Entrez! messieurs, leur dit-elle avec cette noble aisance des femmes de sa race; la demeure des Mac-Edwin est la vôtre.

— Mac-Edwin! exclama le jeune homme en jetant la bride de son cheval à un valet, voilà un nom qui sonne bien à l'oreille! »

Il échangea avec son compagnon un coup d'œil de satisfaction, fit un pas vers la jeune fille, et dit en lui baisant galamment la main: « Merci de votre gracieuse hospitalité, milady. Nous avons fait une longue route, nous sommes harassés, mais près de vous, nous oublierons les dangers ainsi que les aspérités du chemin... et déjà notre lassitude a disparu. »

Comme il disait ces paroles, le jeune cavalier se dépouilla du manteau qui lui couvrait une partie du visage, lequel fut soudain éclairé par la lueur d'un flambeau.

Mais à peine la jeune fille eut-elle enveloppé d'un regard ces cheveux bouclés, cette lèvre fine et dédaigneuse, cet œil bleu, limpide, et ce nez un peu long, qu'elle sortit un médaillon de son sein, sembla comparer le portrait qu'il renfermait avec les traits de l'inconnu, et poussant un cri étouffé elle murmura: « C'est lui!

— Lui! qui? » demandèrent l'abbé Peterson et Wilfrid, qui arrivaient et saluaient les nouveaux venus.

Mais au lieu de leur répondre, la jeune lady s'inclinant devant l'étranger avec une grâce pleine d'émotion: « Sire! dit-elle, vous pouvez ici trahir votre *incognito*... Vous êtes le roi d'Angleterre.

— Le roi! » murmurèrent à la fois Peterson, Wilfrid et les serviteurs accourus.

Le roi, car c'était lui, promena un rapide regard sur tous ces visages empreints de franchise et de dévouement, puis relevant la jeune fille qui venait de fléchir un genou: « Vous avez raison, milady, dit-il; c'est le roi proscrit, fugitif, le roi n'ayant plus qu'un seul et fidèle compagnon, qui vient vous demander l'hospitalité d'une nuit, et se mettre sous la plus puissante des sauvegardes: la beauté! »

La jeune fille se retournant alors vers l'abbé et les autres habitants du manoir: « Dieu vous fait aujourd'hui les gardes de Sa Majesté, mes amis, leur dit-elle; veillez sur la fortune de l'Angleterre! »

Le roi sourit tristement, puis offrant son bras à sa jeune hôtesse: « Viens, mon bon Patrick, dit-il à son compagnon, nous sommes ici au milieu de cœurs encore anglais, nous pouvons oublier un moment le passé... espérer en l'avenir! »

## II.

Une heure après, dans la salle d'honneur du château, Charles, en compagnie de Patrick, le fidèle ami du feu roi, soupait avec l'appétit d'un estomac de vingt ans, que le jeune vient de torturer.



Wilfrid et l'abbé se tenaient debout sur le seuil de la porte, et lady Mac-Edwin, assise à la droite du roi, le servait, le regard humide et la poitrine gonflée d'orgueil.

« Eh bien, Patrick, dit Charles après avoir rassasié sa faim, et essayant un sourire, une fois encore, nous voilà sauvés !

— Sire, fit Patrick en branlant la tête, ces maudits dragons sont à nos trousses depuis huit jours ; hier ils ont perdu nos traces ; ils peuvent les retrouver aujourd'hui.

— A la grâce de Dieu ! répondit le prince ; mais la mer est là, ajouta-t-il, et si demain nous pouvons trouver une barque à la côte, et apercevoir un navire au large...

— C'est alors seulement que nous serons sauvés, murmura Patrick ; mais la mer est bien mauvaise pour qu'un navire amène à la côte.

— Sire, dit la jeune comtesse, nous avons une barque amarrée dans la baie.

— Et ce matin, ajouta l'abbé Peterson, il y avait au large un navire sous pavillon hollandais.

— Était-il en panne ? demanda Patrick.

— Oui, mylord.

— Ah ! fit Charles II, si je puis gagner la France, mon frère Louis XIV ne refusera pas une armée et une flotte au petit-fils du grand Henri IV ; je pourrai reconquérir ma couronne, et, continua-t-il avec un charmant sourire à l'adresse de sa jeune hôtesse, je saurai remercier en roi, milady, de sa noble hospitalité.

— Oh ! sire, répondit-elle avec joie, pour la fille de vos serviteurs, de telles paroles valent un royaume. »

La conversation allait continuer ainsi, quand un cliquetis d'épées et d'éperons choqués, de piaffements de chevaux, et ce cri : « Ouvrez ! au nom du parlement, » résonnèrent du dehors comme un coup de foudre, dominant la voix de l'orage. La porte de la salle s'ouvrit, et des valets

effrayés entrèrent précipitamment annonçant qu'un escadron de dragons rouges cernait le château et s'emparait de toutes les issues.

Une pâleur mortelle envahit les traits de Wilfrid et de l'abbé, une sueur froide perla aux tempes de la jeune comtesse, et le roi regardant Patrick avec un sourire résigné : « Nous sommes perdus ! fit-il doucement.

— Je mourrai près de vous, sire ! s'écria Patrick en tirant son épée.

— L'épée au fourreau, mon vieil ami, dit le roi ; toute résistance est impossible ici ; nous enverrions milady et tous ces braves gens à la mort ; Cromwell ne leur pardonnerait pas.

— Sire, reprit la fille des Mac-Edwin en se levant soudain, belle d'énergie et d'enthousiasme, pensez-vous que je ne puisse mourir à vos côtés ?

— Merci, milady, lui répondit le roi, mais je refuse. »

Il y eut un moment de cruelle anxiété sur tous les visages ; la vieille porte de chêne du manoir retentissait sous les hallebardes des soldats républicains, et devait céder en peu de minutes...

Tout à coup, la jeune comtesse passa la main sur son front, regarda le roi et s'écria : « Sire, vous êtes sauvé ! Qu'on ouvre ! continua-t-elle, et qu'on leur demande ce qu'ils veulent. »

Puis elle courut à un guéridon placé contre le mur, le déranga, fit jouer un ressort invisible, et soudain un pan de mur s'abaissant, démasqua une étroite cellule, mystérieuse cachette pratiquée, au temps de la guerre des Deux Roses, par les ancêtres de la jeune comtesse, dans l'épaisseur d'une maîtresse muraille.

Le roi et Patrick s'étaient levés.

« Vite ! leur dit-elle, entrez, sire, entrez, mylord ! »

Elle entraîna le roi ; Patrick le suivit. Alors, se retirant, elle fit jouer de nouveau le ressort... et le mur se releva sans



offrir à l'œil le plus perçant la moindre fissure à découvert.

Un soupir de soulagement sortit de la poitrine de lady Mac-Edwin ; puis, jetant les yeux sur Wilfrid et l'abbé Peterson, demeurés immobiles d'étonnement au milieu de la salle, car ni l'un ni l'autre ne connaissaient l'existence de cette cachette : « Allons, leur dit-elle, à table !... Nous soupions. » Son geste était impérieux et bref. Tous deux comprirent et occupèrent aussitôt la place désertée par le roi et son serviteur.

Au même instant on annonça : « Le colonel Arthur Nickleby ! »

La plume est insuffisante à peindre le changement qui s'opéra sur le visage de la jeune fille. Naguère émue et pâle, elle devint calme et souriante ; elle se leva avec une grâce charmante pour recevoir le colonel, qu'elle toisa d'un seul coup d'œil comme pour mesurer son adversaire.

Le colonel était un tout jeune homme : vingt-deux ans au plus. Vainement sur sa figure noble et martiale on eut cherché l'expression de fanatisme qui assombrissait les visages puritains. Il s'avança avec l'aisance d'un parfait gentilhomme, salua respectueusement la comtesse, et lui dit d'une voix émue : « Croyez, milady, que je suis au désespoir d'envahir votre maison à pareille heure et en si nombreuse compagnie, mais un soldat est l'esclave de son devoir, et son devoir est d'exécuter les ordres qu'il a reçus.

— Quels sont ces ordres, mylord ? demanda gracieusement la jeune fille, sans que la moindre altération se trahît dans sa voix.

— Vous avez ici Charles Stuart, fils du feu roi, milady ; j'ai l'ordre de le conduire à Londres. »

Un frais éclat de rire répondit à ces paroles du colonel :

« Êtes-vous bien sûr de cela ? demanda-t-elle avec un de ces regards pleins de raillerie dont les femmes seules connaissent le secret.

— Oh ! parfaitement sûr, milady, répondit le colonel, si sûr que j'oserais vous affirmer que ces deux couverts étaient destinés à deux convives tout autres que monsieur l'abbé et monsieur...

— Alors, dit la comtesse avec un nouveau sourire qui dissimulait habilement son anxiété, cherchez, mylord ! cherchez !...

— Je serais désolé milady, de bouleverser votre château au milieu de la nuit. Je me suis contenté de placer des sentinelles à toutes les issues, et personne ne peut sortir sans mon autorisation. Mon devoir m'enjoint une surveillance active, mais non une série de vexations. Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un respectueux sourire, votre sommeil est trop précieux, milady, pour que je vous en prive plus longtemps.

— Soit ! mylord, répondit-elle, je vais ordonner qu'on vous prépare un appartement, et demain vous pourrez commencer vos recherches...

— Mille remerciements, milady, mais je passerai la nuit ici. Un fauteuil pour lit, mon manteau pour couverture et mon épée pour gardien, voilà tout ce qu'il faut à un soldat qui veut dormir quelques heures. »

La jeune fille se mordit les lèvres :

« L'abbé, dit-elle, et vous, Wilfrid, allez vous reposer, car il est tard. Colonel, ajouta-t-elle, me ferez-vous la grâce de prendre le vin chaud avec moi ?

— Oh ! milady, fit le colonel, je n'oserais accepter...

— Mon Dieu ! acceptez toujours. La nuit est une trêve naturelle. Si nous devons être ennemis demain, soyons au moins amis ce soir. »

Sa voix était caressante, son regard fascina ; le colonel eut comme un éblouissement... Pour la première fois il arrêta les yeux sur sa jeune hôtesse... il la trouva bien belle !

« Vous acceptez, n'est-ce pas ? »



Sans attendre de réponse, lady Mac-Edwin demanda le vin, le sucre et les épices, renvoya l'abbé et Wilfrid, stupéfaits de tant de calme, et demeura seule avec le beau colonel. Mais bien que la comtesse fût émue et tremblante au fond du cœur, le sourire le plus enchanteur glissait sur le corail de ses lèvres.

Quant au colonel, une fois seul en présence de cette jeune fille, il eut peur.... Peur ! lui qui ne tremblait pas aux hurlements sinistres du canon. Peur ! lui qui commandait un régiment de ces terribles *côtes de fer* que Cromwell avait fanatisés, et qui traversaient l'Angleterre une Bible d'une main et un sabre de l'autre. Dans cette salle où naguère le roi était tranquillement à table, il allait y avoir un duel, un duel d'homme à femme, où la force serait du côté de la faiblesse.

### III.

La salle du château, où l'on avait conduit le roi, et où, maintenant, le colonel prenait le vin chaud avec la jeune et belle héritière des Mac-Edwin, méritait réellement le nom de salle d'honneur.

Les murs étaient tendus de tapisserie de haute-lice, les plafonds chargés d'armoiries et de fresques d'un grand prix ; et les ancêtres de la comtesse, immobiles et muets dans leur cadre enfumé, semblaient contempler silencieusement ce qui se passait dans ce lieu vénéré qu'ils habitaient depuis des siècles.

Quand Arthur Nickleby se trouva en tête-à-tête avec lady Mac-Edwin, machinalement son œil erra sur les objets qui l'entouraient, et rencontra tous ces vieux portraits de famille. Les uns portaient encore l'antique armure saxonne, les autres avaient sur l'épaule le court manteau écossais, au côté la terrible claymore, et sur la tête la plume blanche et verte des chefs de clan. Puis enfin quelques-uns, ceux-là étaient les derniers, portaient l'uniforme des gardes du roi ; parmi eux, Arthur en

remarqua un à la noble et austère physionomie, à l'œil fier et étincelant, portant l'habit de cérémonie des chevaliers de l'ordre de la Jarretière... C'était le père de la jeune fille.

Tout colonel qu'il était, Arthur se trouva bien petit en présence de ces héros. L'enjouement, le sang-froid de cette jeune fille, presque sa prisonnière, et assez forte pour sourire quand l'anxiété la plus terrible devait être au fond de son âme, le frappaient d'étonnement et, pour ainsi dire, d'inertie.

Pendant une demi-heure, lady Mac-Edwin effleura tous les sujets de conversation avec un esprit hors ligne, essayant sur le jeune chef républicain ce charme mystérieux de la grâce et de la beauté. Circé ne devait pas être plus séductrice que ne le fut l'hôtesse du roi Charles II. Arthur l'écoutait, dompté, fasciné, oubliant presque sa mission, son grade, et même ses opinions républicaines.

Avec un tact exquis, la jeune enchantresse avait conté au colonel l'histoire de ses ancêtres : quatre siècles de loyaux services et de dévouement à la cause royale ; puis elle avait peint en traits de feu et les yeux humides la mort glorieuse de son père, frappé à la droite de Charles I<sup>er</sup>.... Le colonel commençait à douter de la justice du droit républicain. « Colonel, lui dit tout à coup lady Mac-Edwin, savez-vous ce que le parlement fera du roi Charles II quand vous l'aurez conduit à Londres ? »

Cette question faite à brûle-pourpoint était si peu attendue que le colonel tressaillit.

« Un roi décapité, comme son noble père, poursuivit-elle ; et c'est vous qui aurez été son bourreau !

— Ah ! milady ! s'écria Arthur indigné.

— Colonel, il y a trois sortes de bourreaux : l'exécuteur qui frappe, le juge qui condamne, et le soldat qui livre. Sans ce dernier, le premier ne frapperait point, car le juge n'aurait point de sentence à pro-



noncer. Vous êtes un brave militaire, votre grade annonce vingt exploits héroïques, vous devez être un lion le jour d'une bataille... Et bien ! cette mission que vous a donnée Cromwell, si vous la menez à fin, souillera votre nom et votre gloire...

— Milady ! de grâce...

— On dira : le colonel Arthur Nickleby s'est fait le geôlier du roi d'Angleterre, et l'a livré à ses bourreaux. »

Un nuage passa sur le front du jeune homme.

« Et l'histoire, acheva lady Mac-Edwin dont le regard magnétique était cloué au visage du colonel, l'histoire qui fait justice des passions du moment et flétrit les peuples révoltés, jettera à la postérité votre nom comme une insulte, comme elle y a jeté les noms de Jacques Clément et de Ravaillac... »

— Oh ! milady, s'écria Arthur en poussant un cri étouffé, cela ne pourrait être ; on ne saurait faire un crime à un militaire d'avoir rempli son devoir.

— Son devoir ! exclama la jeune comtesse... Oh ! c'est là que je vous attendais, mon cher colonel... »

Ces derniers mots furent dits avec une voix si caressante et avec tant de franchise, qu'Arthur en eut le vertige et chancela sur son siège.

« Savez-vous quel est votre devoir ? continua-t-elle, écoutez-moi ! Vous êtes Anglais, et si vous ne servez pas le roi, vous servez au moins votre pays, vous l'aimez... L'honneur du peuple anglais doit vous être cher... Eh bien ! en supposant, ce qui est fort problématique, que vous découvriez le fils des Stuart, que vous le conduisiez à Londres attaché à la queue de votre cheval... »

— Oh ! milady...

— Qu'aurez-vous fait ? Vous qui aimez votre pays, vous aurez donné à des forcenés une occasion nouvelle de déshonorer l'Angleterre en jetant à l'Europe indignée une tête de roi ; et cet opprobre retombera sur vous.... »

Le colonel était ébranlé ; une sueur froide perlait à ses tempes.

« Mais cependant, milady, reprit-il, je ne suis point la tête qui ordonne, je ne suis que le bras qui exécute. Si je n'arrête pas celui que vous nommez le Roi, je me déshonore et me rends coupable de haute trahison. Car, enfin, la présence du prétendant trouble la paix de l'Angleterre... »

— Sa présence ! Et que diriez-vous, si sa majesté Charles II, si le roi, soumis aux lois de la Providence, n'avait plus qu'un désir : quitter l'Angleterre pour n'y revenir que lorsque son peuple le rappellerait ?

— Je dirais, milady, que tous mes vœux accompagneraient son départ, que mon désir le plus ardent serait qu'il pût fuir et gagner le continent, mais sans mon secours, et à l'insu de mon régiment....

— Eh bien ! poursuivit la jeune fille enveloppant le colonel de l'un de ces regards qui lient la volonté d'un homme ; si malgré votre régiment, sans qu'une porte s'ouvrît, sans qu'une sentinelle quittât son poste... le roi pouvait sortir...

— Que voulez-vous dire, milady ?

— Je veux dire, colonel... et elle lui prit la main... je veux dire que Sa Majesté peut être en pleine mer dans quelques heures, que vous et moi seulement le saurons, et que personne au monde n'aura le droit d'accuser le colonel Arthur Nickleby de n'avoir pas fait son devoir.

— Mon Dieu ! murmura-t-il en passant la main sur son front, vous n'avez donc jeté la femme sur nos pas que pour nous tenter et nous vaincre...

Un cri de triomphe sortit de la poitrine de la comtesse.

« Non, milord, lui dit-elle ; mais Dieu a jeté une femme sur vos pas pour vous dire : Vous êtes un noble jeune homme, et vous sauvez le fils du roi martyr ! »

Avant que le colonel, encore tout étourdi, eût pu répondre, lady Mac-Edwin s'élança vers le mur, pressa le ressort mystérieux, et le mur s'abaissa.



« Venez ! sire, dit-elle au roi, venez ! »

Charles II sortit de sa cachette, et s'avança avec la noblesse et la majesté d'un souverain.

« Colonel ! ajouta la comtesse s'adressant d'une voix vibrante au jeune homme étonné, je mets sous votre sauvegarde sa majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande !

— Qui que vous soyez, monsieur, dit le roi, j'ai foi en vous. Voici ma main. »

Arthur fléchit un genou devant cette majesté tombée, et levant sur lady Mac-Edwin un regard où brillait le dévouement et l'enthousiasme : « Maintenant, s'écria-t-il, dussé-je passer sur le corps de tout mon régiment, je sauverai le roi !

— Non, fit la jeune fille en souriant, et lui tendant sa blanche main, votre honneur militaire sera intact. Le colonel a fait garder toutes les portes du château, mais il en ignorait les issues souterraines, et c'est par là que le colonel Arthur Nickleby fera sortir Sa Majesté. »

#### IV.

Ces derniers mots de lady Mac-Edwin jetèrent une lueur d'étonnement sur le visage du roi et de Patrick qui se tenait derrière son maître.

« Oui, Sire, dit-elle, le dernier jour qu'il a passé ici, mon père m'a initiée aux mystères de ce vieux château. Dans cette cachette est une dalle qui masque un souterrain ; ce souterrain traverse le parc, et va sortir au bas des falaises, sur la plage, non loin du lieu où la barque, dont nous parlions ce soir, est amarrée.

— Mais, reprit le roi, cette barque ne peut me conduire en Hollande.

— N'a-t-on pas aperçu un navire au large ? reprit-elle.

— C'est juste ! dit Patrick.

— Le colonel, poursuivit lady Mac-Edwin, vous escortera, tandis que moi, je vous éclairerai en vous montrant le che-

min ; quand nous serons de retour, le colonel et moi, Votre Majesté se trouvera hors d'atteinte avant que personne ait encore bougé ici. »

Ces trois hommes également forts, également courageux, ne purent réprimer un mouvement d'admiration à la vue de cette jeune fille si frêle, si délicate, qui, en ce moment, était l'arbitre de leur destinée. Mais elle, sans perdre de temps, courut à la croisée, dont elle écarta les lourds rideaux.

L'orage s'était apaisé ; le vent, débarrassant le ciel de ses nuages noirs et plombés, laissait glisser un rayon de lune qui tombait d'aplomb sur la mer. Ce rayon éclairait faiblement les vagues blanches d'écume ; l'œil pouvait, avec une certaine attention, distinguer un point noir semblable, vu la distance, à une tache de boue qui maculerait la robe éclatante d'une hermine. Ce point noir, c'était le navire hollandais. « Sire ! dit-elle, voilà le navire ! »

Tous trois s'approchèrent avidement de la fenêtre.

« Partons ! dit le roi. Où est la dalle ?

— Ici ! » fit la comtesse.

Elle désigna l'angle gauche de la cachette ; le roi et Arthur se servirent de leur poignard comme d'un levier, et soulevèrent péniblement la dalle. Une vingtaine de marches apparurent à leurs yeux : c'était l'entrée du souterrain.

Arthur tira son épée :

« Demain, dit-il, je serai redevenu colonel des troupes républicaines, mais aujourd'hui, sire, je serai l'escorte du roi, et l'on n'arrivera jusqu'à vous qu'après avoir passé sur mon cadavre.

— Permettez que je vous précède, sire, » fit lady Mac-Edwin avec une noblesse toute gracieuse. Elle s'inclina devant Charles II, et, un flambeau à la main, elle descendit la première. « Viens, mon bon Patrick ! » dit le roi.

Patrick suivit son maître, et Arthur, l'épée nue, ferma la marche.



Ce souterrain était une galerie assez étroite, courant en pente douce sous le parc, et se ménageant des ouvertures habilement dissimulées dans les crevasses de la falaise, encombrée de broussailles. Le roi et ses compagnons marchaient silencieusement l'un devant l'autre depuis vingt minutes, guidés par Milady, lorsqu'une bouffée d'air frais imprégné de cette odeur aromatique que la brise enlève aux algues et aux plantes marines, vint faire vaciller la flamme du flambeau de la comtesse.... Ils touchaient à la fin de la galerie, obstruée par des lichens, des saxifrages et quelques buissons vifs.

Arthur dégagea l'ouverture avec son épée et sortit le premier.

« Enfin ! » dit le roi, respirant bruyamment.

Lady Mac-Edwin déposa son flambeau à l'entrée du souterrain, et conduisit le roi jusqu'à la barque, amarrée à un bloc de roche. La mer était calmée et dormait mollement, comme si elle se fût reposée de ses récentes colères. « Nous pourrions gagner le large et accoster le brick hollandais en deux heures, dit Patrick, qui consulta sa montre. Il est quatre heures, nous arriverons avant le jour. » Et il descendit le premier dans la barque.

« Milady, dit le roi en baisant respectueusement les doigts rosés de la jeune comtesse, le prince proscrit vous doit aujourd'hui sa vie et sa liberté ; si le roi remonte jamais sur le trône de ses pères, il se souviendra de la fille des Mac-Edwin.

— Sire, lui répondit-elle, vous voir réellement roi est le plus cher de mes vœux, et si mes pressentiments ne me trompent pas, vous reviendrez en maître sur cette vieille terre que vous quittez en fugitif. Alors, sire, je ne vous demanderai qu'une grâce...

— Parlez, milady.

— Votre royale amitié pour le brave colonel Arthur Nickleby. »

Et elle présenta Arthur à Charles II.

« Monsieur, lui dit le prince, vous étiez mon ennemi hier, vous le serez demain ; mais mon amitié vous est acquise aujourd'hui, si vous me promettez de servir loyalement votre pays : servir l'Angleterre, c'est me servir. »

Patrick tenait déjà l'aviron, Arthur baisa la main du roi, celui-ci sauta dans la barque, et tranchant l'amarré du revers de son épée, salua une dernière fois la jeune lady ainsi que le colonel... Puis la barque s'éloigna du rivage, emportant vers la haute mer la fortune et la prospérité future de la vieille Angleterre.

Arthur offrit sa main à milady, et tous deux reprirent, silencieux et rêveurs, la route souterraine, qui les ramena à la salle d'honneur du château.

« Eh bien, colonel, lui dit la comtesse avec un doux sourire, lorsque la dalle eut repris sa place ordinaire, et que le mur eut remonté sur ses gonds invisibles, n'êtes-vous pas heureux d'avoir sauvé le roi ?

— Savez-vous, milady, pourquoi je l'ai sauvé ? répondit-il, attachant sur elle un regard pénétrant :

— Pourquoi ? » fit-elle ingénument.

Arthur fléchit un genou devant elle, et effleura sa belle main de ses lèvres : « Parce que je vous aime... » murmura-t-il bien bas.

La fille des Mac-Edwin rougit et ne répondit pas... L'héroïne disparaissait... il ne restait plus que la jeune fille.

« Me permettez-vous d'espérer ? » demanda le colonel.

— Je n'ai que seize ans, dit-elle.... espérez !... Quand le roi sera remonté sur le trône de ses pères, il n'y aura plus entre nous de dissidence d'opinion. »

Le lendemain, au point du jour, on fouilla le château de fond en comble sans rien trouver, et le colonel partit à la tête de son régiment, emportant au fond de son cœur un double secret : celui de son amour, et celui de la fuite de Charles II.



ÉPILOGUE.

Monck venait de rappeler Charles II ; le fils des Stuarts était rentré dans sa bonne ville de Londres, et avait pris possession de son palais de Withe-Hall, aux acclamations unanimes de son peuple.

Lady Mac-Edwin n'était plus une jeune fille, mais une femme de vingt-cinq ans, belle de cette beauté qui fait des femmes de cet âge de véritables reines.

Elle avait passé les jours d'orage dans le manoir de ses aïeux ; elle ne songeait point à le quitter pour aller briller à la cour.

Un soir de novembre, de même qu'il y avait neuf ans, la comtesse était assise entre Wilfrid et l'abbé Peterson, faisant avec la même ardeur leur partie d'échecs. L'Angleterre était heureuse, et le roi sur son trône ; pourtant la même rêverie planait sur le front et voilait le regard de la comtesse. A quoi songeait-elle ? La jeune fille rêvait du roi, la femme rêvait d'un souvenir... Un souvenir qui l'avait fait attendre neuf ans !

Ce jour-là, pareillement, la tempête était déchainée, la mer hurlait stridente, la pluie ruisselait sur le toit d'ardoises du manoir, et à chaque effort, à chaque rafale de vent qui déracinait les arbres du parc, l'abbé se signait et priait pour les voyageurs...

Soudain la cloche retentit, un cheval s'arrêta fumant devant la porte, un homme en descendit et demanda l'hospitalité. « Qu'il entre ! » s'écria lady Mac-Edwin en tressaillant.

L'étranger parut sur le seuil... elle poussa

un cri et se laissa retomber sur son siège...

Cet homme, c'était Arthur ; il mit un genou en terre devant elle : « Milady, lui dit-il, vous souvenez-vous de ce que vous me dites une nuit, dans la salle d'honneur de ce manoir ?

— Je vous dis d'espérer !... répondit-elle en le regardant avec tendresse.

— Et maintenant ?...

— Maintenant le roi vient de remonter sur son trône... Je vous attendais... »

Arthur appuya ses lèvres sur la main qu'elle lui tendait pour le relever.

« L'abbé, ajouta la comtesse, vous célébrerez mon mariage demain matin. J'épouse milord Arthur Nickleby. »

Puis elle écrivit immédiatement au roi Charles II ces quelques lignes :

« L'ex-colonel Arthur Nickleby escorte  
» Votre Majesté le jour où elle quitta  
» l'Angleterre ; il est mon époux à cette  
» heure, sire, et demande à mourir au  
» service de son roi légitime.

» LADY MAC-EDWIN. »

Cinq jours après, un courrier apporta à franc étrier la réponse suivante :

« Milady,

» Je n'ai qu'un moyen de prouver ma  
» reconnaissance à vous et à votre époux :  
» voici le brevet de colonel de mes gardes.

» CHARLES. »

Un mois après, la belle lady Arthur Nickleby suivait son époux à Londres, et brillait à la cour par sa beauté, sa grâce et par la considération que sa noble conduite lui avait à jamais acquise.

PONSON DU TERRAIL.



## LA LUNE DANS LE COLYSÉE.

J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui  
s'élève au milieu du Colysée vaincu par elle.

MICHELET.

### I.

C'était là qu'on venait célébrer la victoire ;  
C'était là qu'on fêtait l'armée et son retour ;  
C'était dans l'hémicycle à l'immense contour  
Que tombaient, comme l'eau tombe dans un bétroire,

Les cent mille Romains sortis du vomitoire,  
Flots qui se répandaient aux stalles d'alentour ;  
Là, sur le podium, dans le vaste pourtour,  
Siégeaient les empereurs et les chefs du prétoire ;

Les vestales montaient aux gradins élevés,  
Par la route sacrée aux longs et bleus pavés ;  
Et de ces jeux sanglants les dieux prenaient l'offrande,

On entendait rugir et hurler les acteurs  
Et l'on voyait tomber les forts gladiateurs,  
Drapés dans une mort académique et grande !

### II.

Voilà dix-huit cents ans que ce bruit-là s'est tu.  
Le silence éternel aujourd'hui t'environne,  
Sur tes stalles de marbre un sale lazzarone  
Dort sur sa veste brune et son feutre pointu ;

Ta Rome a la tiare et n'a plus de couronne,  
Ton pauvre pays dort couché dans la vertu ;  
Ton cirque, de la croix des martyrs se fleuronne,  
Et le Christ s'est levé sur ton front abattu !

Va, nous respecterons tes ruines antiques ;  
Nous n'enlèverons pas de marbre à tes portiques,  
Ni de poussière sainte à tes blocs corinthiens !

Nous ne graverons pas nos deux noms ridicules,  
Sur tes vieux stucs taillés par des maillets d'Hercules,  
Noms qui ne sonnent pas comme sonnaient les tiens.



III.

Ah ! permets seulement, sublime Colysée,  
A ces nains étrangers, dignes de ta risée,  
A ces enfants pieux, de gravir tes granits,  
Pleins de bas-reliefs blancs que le temps a brunis.

Permets-leur de s'asseoir sur la dalle brisée ;  
Laisse-leur déchiffrer l'inscription usée,  
Et se perdre au sommet des degrés infinis,  
Profondeurs où l'oiseau profane fait ses nids ;

Laisse-leur voir tes murs étayés par des briques ;  
Laisse-leur visiter tes arcades doriques  
Et s'isoler, rêveurs, dans tes grands escaliers.

Et, ce sont deux enfants, deux voyageurs poètes,  
Laisse-leur voir la lune, astre aux clartés muettes,  
Qui jette ses rayons aux frises des piliers !

HENRI CHEVREAU et LAURENT PICHAT.

(*Les Voyageuses.*)

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE, N° 41.

Guillaume, prince d'Orange-Nassau, fils de Guillaume II, stathouder, et de Henriette Stuart, fille de Charles I<sup>er</sup>, resta orphelin de bonne heure, et fut éloigné du stathoudérat, par les États de la Province de Hollande, ennemis de la maison de Nassau. Il grandit au milieu des troubles, toujours éloigné du pouvoir, et par les frères de Witt, grand pensionnaire, et par les intrigues de Cromwell, qui craignait que ce jeune prince, parvenu à la tête du gouvernement de sa patrie, ne cherchât à venger la mort de son aïeul, Charles I<sup>er</sup>. Mais en présence des armements de Louis XIV, les Provinces se réunirent et nommèrent Guillaume capitaine général de la République Batave pour la campagne qui allait s'ouvrir. Le roi de

France, rompant la paix d'Aix-la-Chapelle, venait de déclarer brusquement la guerre aux Provinces-Unies, et Charles II, roi d'Angleterre, s'allia avec lui, oubliant l'hospitalité généreuse que jadis il avait reçue sur le sol Batave. Les chefs effrayés voulurent demander la paix, mais ils rejetèrent les conditions humiliantes auxquelles elle leur était offerte, et Guillaume, quoique âgé à peine de vingt-deux ans, communiqua son courage et son énergie à sa patrie. Il fit percer les dunes, arrêta l'armée de Louis XIV, en lançant sur elle les flots de la mer, et en même temps il abandonna aux particuliers lésés les revenus de toutes ses charges. Sa politique intéressa bientôt l'empire et les puissances du Nord à se réunir contre la France, et il



devint le centre de cette coalition. La campagne fut rouverte en 1673 ; le stathouder reprit Naerden sur les troupes françaises, et tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il soutint fièrement la lutte pendant dix ans, au nom de son faible pays, contre le puissant roi de France. Un de ses amis, blâmant sa résistance obstinée, lui disait : « Vous n'empêcherez pas votre patrie d'être prise. — On ne m'empêchera pas au moins, dit Guillaume, de mourir dans un fossé en la défendant ! » La paix de Nimègue fut signée en 1768.

L'Angleterre, mécontente du gouvernement de Jacques II, jeta les yeux sur Guillaume, qui descendait des Stuarts par sa mère, et qui avait d'ailleurs épousé la princesse Marie, héritière présomptive des Trois-Royaumes. Il accepta les offres qu'on lui fit, détrôna son beau-père, et s'assit à sa place, entachant par cet acte d'ambitieuse ingratitude, une vie jusqu'alors si

généreuse et si pure. Il régna sous le nom de Guillaume III, conservant du reste le stathoudérat de la République Batave (1688).

Il continua avec acharnement la guerre contre la France, voyant un ennemi personnel dans le roi qui avait offert une noble hospitalité à Jacques II, et qui voulait le rétablir sur son trône. Souvent battu, jamais découragé, Guillaume fut, par son intrépidité, ses ressources, sa politique, un ennemi redoutable pour Louis XIV ; il allait, en 1702, se mettre à la tête des armées coalisées contre la France, lorsqu'il mourut au palais de Kensington, des suites d'une chute de cheval.

Il ne laissa point de postérité : Guillaume-Charles de Nassau, son cousin, lui succéda dans le gouvernement de la République, et Anne Stuart, sa belle-sœur, devint, après lui, reine de la Grande-Bretagne.

M<sup>me</sup> E. R.

## REVUE DES THÉÂTRES.

*Le Nouveau Pied de Mouton*, féerie en quatre actes et en treize tableaux, imitée de Martinville, par MM. Cogniard frères, musique de M. Maugeant.

Le théâtre représente un site sauvage.  
(Il fait nuit.)

Gusman arrive. « Cette solitude me plaît, dit-il, déposant sur un banc une paire de pistolets. Arrêtons-nous ici. Des rochers à pic... des broussailles émaillées de vipères et de serpents... des précipices sans fond... ce lieu est en harmonie avec le projet que je médite... Oh ! la vie !... quelle déception burlesque !... fut-il jamais étoile plus embrouillée que la mienne !... J'ai été tour à tour : avocat sans cause, médecin sans

malade, militaire sans avancement, poète sans éditeur. Pour que rien n'y manque, j'aime la fille la plus jolie et la plus riche de Saragosse... Léonora se met de moitié dans mes projets de mariage... Brigitte, la soubrette, s'y met pour un tiers. Il s'agit de tromper un tuteur : j'escalade le balcon de Léonora à minuit... (en Espagne, c'est toujours à minuit qu'on escalade les balcons) je pénètre dans son appartement, tout à coup une demi-douzaine de laquais se précipite sur moi, et me précipite sur le pavé de la rue. Le lendemain, j'apprends que Léonora va devenir la femme d'un imbécile couçu d'or et de ridicules, et je me trouve en tête à tête avec le désespoir... ce qui amène les



résultats suivants : Ne pouvant vivre sans Léonora, je pense à me donner la mort. Je vais dans un bois, je me pends à un arbre, et me balance dans l'espace... la corde se rompt! L'idée de périr dans l'eau me sourit, déjà je buvais l'onde amère... crac! on vient me repêcher. Mais rempli d'imagination, je monte au faite d'un palais... Je calcule mon saut... je m'élance... Juste au moment de ma culbute, passe une voiture de foin, et mon nez n'a qu'une égratignure... Bref! je suis maudit par le sort, je ne sais plus comment vivre, ni comment mourir... Que dis-je? il me reste une dernière expérience à tenter. (Prenant un de ses pistolets.) J'ai mis dans cette arme double charge de poudre et trois lingots ordinaires... c'est suffisant... essayons. (Il approche le pistolet de son front.) Une... deux... (Le pistolet s'envole et l'explosion se fait en l'air.

En ce moment, un rocher s'entr'ouvre, il donne passage à un génie tout habillé de rose.) « C'est moi qui t'ai sauvé la vie trois fois, lui dit le génie. — Si vous n'étiez pas aussi gentil, répond Gusman, je vous demanderais de quoi vous vous mêlez. — Je me mêle de ton bonheur. — Le bonheur! je voudrais bien le rencontrer, il y a si longtemps que je suis à ses troussees... Car vous ne savez pas... — Je sais tout! — Alors il est inutile... Mais puis-je, moi qui ne sais pas tout, savoir à qui j'ai l'honneur... — Je suis le génie Rose, mes fonctions consistent à secourir tous ceux qui souffrent et se désespèrent. — Vous devez avoir de l'ouvrage. — Je n'y puis suffire. — Je vous crois. — Es-tu brave? — Belle question! je n'ai rien à perdre. — Eh bien, contemple sans terreur la scène qui va se passer sous tes yeux. »

(Le génie Rose fait une conjuration. La nuit devient complète. La foudre gronde, des éclairs sillonnent les cieux. Deux sapajous suivis de diables sortent d'un rocher; les uns apportent une cuve,

les autres portent des torches.) « Lutins et farfadets! leur dit le génie Rose, pour calmer la douleur d'une pauvre âme humaine, créez un talisman! » (Les diabolins amènent un mouton, un diable s'en empare, le précipite dans la cuve, et tous se mettent à danser autour. Le feu du ciel tombe dans la cuve, des flammes en jaillissent, et un diable apporte au génie un pied de mouton; le génie le présente à Gusman.)

« Prends ce talisman, lui dit-il; tant que tu le posséderas, tu réussiras dans tout ce que tu désires. — Ah! donnez-moi la patte! » s'écrie Gusman ivre de joie. (On entend un coup de tamtam, le génie Rose fait un signe avec sa baguette : la cuve se change en un char; les diables disparaissent, les diabolins se groupent derrière le char, et le génie Rose s'éloigne en recommandant à Gusman de ne jamais désespérer de l'avenir, car c'est souvent au fond de l'abîme que l'on trouve le chemin du bonheur. Gusman désire être transporté près de Léonora. Un char paraît, il y monte, et le char l'entraîne.)

Don Niaisio-Sottinez-Godichas de Nigaudinos, hidalgo de naissance, est l'époux que don Lopez a choisi pour Léonora, sa pupille. Nigaudinos, suivi de son valet Lazarille, rencontre le tuteur, Léonora et Brigitte sa suivante. Il offre à sa future l'hommage de son cœur et de sa main; elle le refuse; elle lui avoue elle qu'elle aime Gusman et compte sur son courage pour la délivrer de la tyrannie de son tuteur; puis elle rentre chez elle.

Gusman, grâce au pied de mouton, est parvenu à délivrer Léonora. Toujours suivi de son valet Lazarille, Nigaudinos est à la recherche de sa future; il se désole. La fée des Soucis entend des plaintes, elle sort d'une touffe de ces tristes fleurs. « Vous qui souffrez, venez à moi, dit-elle, car le mal d'autrui me console. — Par Saint-Jacques! ma petite fée soucieuse, je suis votre affaire... les soucis m'empoisonnent... demandez plutôt à Lazarille. — Tu veux



revoir Léonora ? — Oh ! oui. — Cela fera enrager Gusman et sa fiancée. — Oh ! oui. — Eh bien, sois patient, et suis ce chemin. » (Elle disparaît dans une touffe de soucis.)

Ce chemin est au milieu d'un bois où, de chaque arbre, s'avancent des mains qui donnent des soufflets ; de petites qu'elles sont d'abord, elles deviennent grandes comme des battoirs. Lazarille ne sent plus sa joue, Nigaudinos la sent trop. — Cela n'a rien d'humiliant, dit Lazarille, ce sont des mains enchantées. — Oui, mais je ne le suis pas, enchanté, moi, répond Nigaudinos. Cependant il essaie encore de continuer son chemin... Tant de mains apparaissent, qu'il y renonce. « Un soufflet, dit-il, deux soufflets, cela se reçoit sans souffler... c'est reçu.... mais je n'ai jamais vu tant qu'aujourd'hui de mains, tant de mains qu'aujourd'hui ! »

Gusman, Léonora et Brigitte fuyant la maison de Lopez, arrivent dans un joli jardin orné d'orangers en caisses. « Des oranges seraient un triste repas, » dit Gusman. (Un oranger se change en une table couverte de mets, de fruits et de fleurs, deux pages paraissent apportant des coupes.) En ce moment, la fée des Soucis amène Nigaudinos. « Regarde ! lui dit-elle. — Oh ! s'écrie Nigaudinos, dans un buisson de roses ils mangent un buisson d'écrevisses ! — Gusman n'a pas d'épée, ajoute la fée des Soucis, tu as la tienne... du courage ! — Heureusement que je suis là ! » dit le génie Rose apparaissant sur un balcon. « En garde ! crie Nigaudinos. — Je suis sans arme, répond Gusman. — C'est bien pour cela que je te provoque. » Il tire son épée... une plume de dindon la remplace. « Je renonce à croiser le fer... non, la plume, mais si je trouve une épée... je fais de vous une écumoire. — Et si vous m'ennuyez, répond Gusman, je vous coupe une oreille. — La belle avance ! vous n'en aurez pas trois. »

Un gros dindon vient réclamer sa plume,

et attaque à coups de bec Nigaudinos qui crie : « Mais c'est bête comme une oie ce que ce dindon me fait là. » Puis il se sauve en appelant Lazarille et Lopez à son secours.

Le génie Rose fait descendre la nuit, des buissons marchent et viennent former une haie d'épines qui entoure la table ainsi que les convives. Quand Nigaudinos revient avec don Lopez et Lazarille, n'y voyant pas, ils se heurtent entre eux, se déchirent aux épines, se cherchent, et jouent une espèce de jeu de barres et de colin-maillard. « Oh ! les haies... que je les hais ! » dit le pauvre Lazarille. Il leur est impossible de sortir de ce lieu ; les buissons se placent toujours sur leur passage ; enfin formant un chemin, ils avaient protégé l'entrée de Gusman et de Léonora dans un joli pavillon, lorsque Nigaudinos s'écrie : « Fée des Soucis ! nous laisserez-vous patauger dans ces broussailles ? »

(Les buissons s'éloignent ; le jour paraît.) Apercevant la table encore servie, Nigaudinos s'en approche. Lopez s'étonne qu'il oublie sa fiancée ; mais il répond : « De père en fils, dans ma famille, on a toujours mangé. » Il va pour s'asseoir, les chaises disparaissent ; la table tombe... Lazarille veut la relever... elle redevient un oranger. En ce moment Gustave et Léonora paraissent au balcon, soutenu par des colonnes torses. Nigaudinos et Lopez y montent pour saisir les fugitifs ; Lazarille garde la porte ; ils vont être pris... Le balcon se détache, il s'enveloppe de nuages d'où des têtes d'anges paraissent souffler le vent qui dirige cette espèce de ballon que l'on voit disparaître dans les airs, tandis que les colonnes torses et la porte à laquelle Lazarille s'est adossé tournent rapidement, aux cris désespérés de ces trois victimes du génie Rose. Le peuple accourt, et leur rit au nez.

Puis c'est le tour de la fée des Soucis de l'emporter. Gusman a disparu. Léonora est enfermée chez son tuteur ; mais le génie Rose est plus habile que sa rivale ; il fait tomber de la neige au mois de mai. Nigau-



dinos prend un parapluie pour aller chercher le notaire qui doit dresser le contrat; le parapluie devient un ballon qui l'enlève, une Étoile filante le rencontre et l'amène dans la planète de Vénus. La déesse est à sa toilette; arrive l'Étoile filante; elle porte un costume *mythologique*, auquel elle a ajouté des bottines, des gants de Suède, une visite de taffetas rose, un petit chapeau de paille orné de fleurs, et un binocle. Elle apporte un carton de modes nouvelles qu'elle a prises à son passage à Paris; de plus elle amène un terrestre... c'est Nigaudinos. Vénus est si contente des modes de Paris, qu'elle s'intéresse aux infortunes du terrestre, et prie Vulcain de lui forger une épée qui le rende invincible. Des cyclopes travaillent tandis que d'autres dansent; puis sur un signe de l'Amour, fils de Vénus, un char traîné par des colombes paraît, il doit descendre Nigaudinos sur la terre.

Un matin donc, tout le peuple avait le nez en l'air. « O ciel! c'est un homme au ciel... c'est mon maître!... je le reconnais! s'écrie Lazarille. — S'il tombe sur ce rocher, dit Lopez, il se tue... dans la mer, il se noie... — Patatras! mon maître est dans l'eau!... et je ne connais pas de chien de Terre-Neuve! — Sauvez-le! dit Lopez aux paysans; si l'un de vous se noie, je le récompenserai grassement. (On lance des cordes à Nigaudinos, on le ramène.) Ah ça! d'où venez-vous? lui demande Lopez. — D'en haut. J'ai coudoyé la lune, passé la nuit à la belle étoile, dans la planète de Vénus, d'où je redescendais sur terre dans un char

traîné par des colombes, lorsque, en route, elles se sont prises de bec; l'une tirait à droite, l'autre à gauche; le char penche, je glisse, et je pique une tête... dans la mer. — Je ne sais pas, en vérité, si je dois vous croire, dit Lopez tout ébahi. — Demandez plutôt à Lazarille... Non, il n'y était pas... Eh bien, allez-y y voir!... Mais je rapporte une épée enchantée qui me rendra invincible. »

Il serait impossible de vous raconter toutes les surprises, toutes les merveilles de ce spectacle: ce sont des plumes qui écrivent toutes seules, des bougies qui s'allument ou s'éteignent sans feu ni vent, des portraits qui se coiffent de bonnets de coton ou s'en décoiffent, des géants dont le corps monte au ciel et dont les jambes s'enfuient sur la terre... Enfin, la reine des fées, que cela n'amuse pas autant que les habitués du théâtre de la Gaité, termine cette petite guerre: elle donne gain de cause au génie Rose, retire à la fée des Soucis sa baguette dont elle avait mésusé, et se charge des frais de la noce de Gusman et de Léonora, dans son palais des fées, où elle réunit tous les personnages de la pièce, au milieu des fleurs, des jets d'eau et des flammes du Bengale.

Vos mères, et même vos grand'mères, mesdemoiselles, se souviennent encore du *Pied de Mouton* et de l'éternel: *Demandez plutôt à Lazarille!* phrase qui était passée en proverbe, car cette pièce féerie avait alors comme aujourd'hui un succès populaire.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Economie Domestique.

### SIROP DE PAVOT.

Prenez une tête de pavot, après en avoir ôté les graines, faites-la bouillir dix minutes dans un demi-verre d'eau, passez cette eau à travers un linge, versez-la dans une tasse à café; sucrez, et ajoutez de l'eau de fleur d'oranger. Lorsque vous éprouvez

une insomnie, lorsque vous avez un rhume qui vous empêche de dormir, vous buvez la moitié de ce sirop; si, après une demi-heure, vous ne sentez pas venir le sommeil, vous prenez le reste du sirop.



RAMEQUIN.

Entrée.

Détachez d'un morceau de veau rôti un rognon entouré de sa graisse, faites hacher le tout très-menu. Otez la mie d'un ou de plusieurs petits pains bien rassis, cela dépendra de la quantité de rognon que vous aurez; mettez cette mie-là dans une casserole placée sur un fourneau, mêlez-la avec du lait; lorsque le pain aura absorbé le lait, ajoutez-y un, deux ou trois jaunes d'œufs, du sel, du poivre et

de la noix muscade; retirez la casserole de dessus le feu, ajoutez à ce qu'elle contient le rognon et le gras que vous avez hachés, et mêlez bien le tout ensemble. Prenez les petits pains dont il ne reste que la croûte, introduisez dedans cette farce, posez ces pains sur un plat qui aille au feu et mettez-les au four pendant une demi-heure.

Servez chaud.

CORRESPONDANCE.

« Singulier pays que la France, que Paris... disais-je à mon père en allant faire notre visite accoutumée; il gèle, la neige couvre nos toits, puis, presque sans transition, il fait chaud et la violette répand son parfum dans nos rues... »

Mon père acheta galement pour Florence et pour moi deux bouquets de ces petites fleurs.

Je trouvai mon amie assise devant sa table à écrire. « Je m'occupais de toi! dit-elle en se levant pour me recevoir. — C'est bien aimable, répondis-je en lui présentant son bouquet de la part de mon père. Et, puis-je savoir... — N'as-tu pas quelquefois, prête à prononcer certains mots, hésité, ne sachant s'ils étaient masculins ou féminins? — C'est vrai! — Eh bien, je faisais un choix de ces mots: de ceux qui sont féminins; j'irai te les porter, tu les placeras dans le Journal. — C'est une bonne idée, je t'en remercie en mon nom et au nom de toutes celles de nos amies à qui cela pourrait être utile. Comment as-tu passé le temps? — J'ai beaucoup lu; mon père ayant

eu la bonté d'entourer d'une ligne noire les articles de journaux que je pouvais lire; ensuite nous en causions ensemble. — Raconte-m'en quelque chose. — J'ai lu dans *l'Akhbar*, journal fort intéressant, qui se publie à Alger, que, lors du siège de Zaatcha contre les Kabiles, le brave capitaine Lapeyrouse ayant été tué, tous les officiers de son régiment, qui l'aimaient comme un frère, voulant consacrer leurs regrets, ont écrit à sa pauvre mère, désolée, qu'ils remplaceraient son fils, et continueraient la pension qu'il lui faisait sur sa solde de capitaine. — Nobles cœurs!... Mon Dieu! qu'il y a de vertus parmi nos braves soldats!... Après? — Titus Flavius Maximus, chef de la troisième légion Auguste... — Ah ça, ma chère, c'est de l'histoire romaine que tu me racontes là! — Patience!... Ce chef de légion avait un tombeau, situé près des ruines de Lambesa, dans une vallée connue sous le nom d'Azebin Isly; ce tombeau était encore debout, mais ébranlé par les tremblements de terre, il menaçait ruine... Le colonel



Carbuccia, commandant supérieur de la subdivision de Batna, eut l'idée de faire restaurer ce tombeau. On le démontra, on en numérotait les pierres, et l'on découvrit une urne de plomb qui se brisa au contact de l'air. Elle contenait une petite lampe en verre, un vase en terre, cassé, puis des cendres au milieu desquelles se trouvaient quelques os intacts... On remplaça ce qui restait de Flavius dans un cercueil de zinc que l'on enterra à la même place; et, lorsque la dernière pierre fut posée, le 4 mars 1849, la garnison de Batna rendit, par un feu de bataillon, les honneurs militaires à ce chef de légion romaine, mort il y a peut-être quinze siècles: une inscription française, placée au-dessous de l'inscription romaine, rappelle ces faits... — Très-curieux, très-intéressants, je t'assure. Partout où la victoire et la conquête ont conduit nos soldats, ils ont toujours respecté les monuments, et souvent ils en ont élevé d'utiles aux peuples qu'ils avaient vaincus. « Qui a construit ce pont? demande le voyageur. — *I Francese*. — Qui a planté cette allée d'arbres? — *I Francese*. — Oui, ma chère Jeanne, nos soldats sont bons et intelligents. Je lisais encore dans l'*Akhbar*: Un jour, un sergent visitait, sans armes, dans un lieu écarté, une colonne monumentale dont les débris sont couchés sur le sol, lorsqu'il se rencontra avec un lion qui, à son aspect, s'arrêta soudain. Le sergent procéda à son travail scientifique, malgré la présence de ce dangereux spectateur. Dédaignant l'emploi des injures que les Arabes, en pareille circonstance, lui adressent pour le faire s'éloigner, il se contenta, de temps en temps, de le regarder fixement en face. Après une demi-heure de ce manège, le lion, qui se tenait assis à une cinquantaine de mètres du sergent, se leva en rugissant, et s'enfonça dans les gorges de l'Aurès. — Je comprends!... Ce lion a eu peur de l'homme qui n'avait pas peur de lui. Souvent, je me suis demandé: « Si tu te rencontrais avec un lion dans le désert, que

fais-tu? » Eh bien, ma chère, voilà ce que je me suis répondu: « Tu commencerais par aller au devant du roi des animaux, en le flattant de ta plus douce voix; tu caresserais son noble front; tu passerais ta main à travers son épaisse crinière... enfin tu te servais des seules armes que la nature ait données aux femmes: la bonté, la douceur... et je ne doute pas que tu ne réussisses... Le lion est fort, il doit être généreux... » — Parfaitement raisonné!... Dans tous les cas, si le lion, si la *crinière jaune*, ainsi le nomment les Arabes, te croquait, ma pauvre amie, tous les torts seraient de son côté, et tu n'aurais du tien rien à te reprocher... ce qui est toujours consolant. — Il me semble, mademoiselle Florence, que vous clignez des yeux et pincez votre bouche d'un petit air moqueur... C'est bon!... que j'aille au désert... et... vienne un lion... — Tu mourras de peur... — Je ne dis pas non... mais si je conserve ma raison, voilà l'usage que j'en ferai... car enfin, les animaux doivent avoir l'instinct que l'homme est le roi de la Création, et c'est à l'homme de leur rappeler ses droits sur eux. — C'est fier... c'est beau!... Tu as dit cela comme un homme! mais tu oublies que tu n'es... — Qui dit l'homme dit la femme, mademoiselle! Qu'as-tu lu encore? — *Le Fard de Setti*, jolie nouvelle que M<sup>me</sup> Charles Reybaud a publiée dans le feuilleton du *Constitutionnel*. Les dons que cette dame a reçus de Dieu, la pensée et le talent d'écrire, elle ne les emploie qu'à faire aimer ce qui est bien, à élever l'âme et l'intelligence... — Je lirai ce qui sera signé de son nom... As-tu fait quelques remarques sur les toilettes de cette fin d'hiver? — Aucune. On ne rencontre que des petites mamans conduisant leurs jeunes filles aux Cours de peinture, de danse, de musique ou bien aux Cours élémentaires et progressifs dirigés par M. Henry Prat, place Vendôme, n° 12. On prend les élèves dès l'âge de six ans, et on les conduit jusqu'à quatorze. Bien que



jeune encore, M. Henry Prat est dans l'enseignement public depuis vingt ans, et les mères, dont il a été le professeur, conduisent leurs filles à ses leçons qui leur ont si bien profité pour elles-mêmes. D'autres se rendent aux Cours de mesdames Clair, rue Saint-Honoré, n° 343, où l'on enseigne par la méthode polonaise qui met dans les jeunes mémoires tant d'ordre, de clarté, de rectitude. Tu comprends que ces jeunes mères ne font pas de toilette; la plupart ont un chapeau de velours noir garni en dessous de blonde blanche, et de brides en satin blanc — une robe de reps noir — un manteau de velours de même couleur. Leur petite fille porte un pantalon — une robe de mérinos bleu de France — un pardessus pareil — un chapeau de feutre gris; l'ainée a une robe de drap, — le pardessus pareil — et une capotte de gros de Naples bleu. Mais que le beau temps continue, et le mois prochain nous verrons de fraîches toilettes de printemps. — Déjà, j'ai remarqué dans les magasins des capottes en gros-de-Naples blanc — vert-chou, très-évasées, garnies, autour de la forme, de crêpe lisse froncé, formant trois bouillons; cela sied bien. — Des capottes de crêpe lisse, blanc, — bleu de France, — jaune ou vert-chou — des fichus de dessous qui se ferment derrière et dont le devant se compose d'entre-deux cousus dans la forme d'un V — des étoffes de laine fond chocolat, à grands ramages — des étoffes de soie vert foncé, glacé de vert plus pâle, fond uni ou à fleurs vertes. — Toujours des dessins écossais... Viendras-tu me voir bientôt? j'aurais à te consulter sur les nombreuses lettres auxquelles j'ai à répondre. — Je suis toute à toi. — Alors demain, je t'attendrai.

Rentrée chez moi, je m'occupai de notre planche, dont voici l'explication :

Le n° 1 est un col en broderie anglaise, c'est-à-dire que le dessin est fait en point de cordonnet, et que l'on découpe l'espace qui a un point au milieu.

Le n° 2 est un riche dessin pour broder au plumetis, au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline.

Le n° 3 est un encadrement de mouchoir en broderie anglaise.

Tu peux aussi, avec ce dessin, broder une bande pour la coudre au bas d'un jupon terminé par deux petits plis — ou bien froncer légèrement cette bande pour en garnir un col.

Le n° 4 est un entre-deux auquel on coud cette bande.

Le n° 5 est un autre encadrement de mouchoir aussi en broderie anglaise.

Le n° 6 est un entre-deux qui peut servir de col pour y coudre une bande brodée avec le dessin n° 5.

Le n° 7 est un dessin de crochet qui se fait au point russe. Ce dessin peut servir pour manteau de lit et pour couvrir bras et dos de fauteuil.

Le n° 8 ce sont les palmes que je t'avais promises; elles se brodent, avec de la laine à faire de la tapisserie, sur les bandes que tu as tricotées comme des jarrettières avec des aiguilles d'acier de 6 millimètres de circonférence et de la laine à tricoter. — Si, par exemple, tu as tricoté en laine noire une de ces bandes, large de 6 centimètres et longue de 160, tu comptes, à partir du bas de cette bande, 10 rangs de tricot à l'envers, à partir du 11<sup>e</sup> rang, tu exécutes en point de tapisserie (en point comme pour marquer le linge) la palme dont la base est couleur chocolat; — tu comptes, à partir du sommet de cette palme, 10 rangs de tricot à l'envers, et sur le 11<sup>e</sup> tu recommences la même palme, mais en la retournant. Ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies convert toute ta bande de laine noire. — Si tu as tricoté une pareille bande en laine ponceau, tu comptes 20 rangs de tricot à l'envers, et, à partir du 21<sup>e</sup> rang, tu brodes l'autre palme, celle dont la base est en laine noire. — Tu comptes, à partir du haut de cette palme, 10 rangs de tricot à l'envers, et sur le 11<sup>e</sup> tu recom-

mences la même palme, mais en la retournant. — Tu vois que ces palmes se contrarient : les unes tournent leur nez à droite, quand les autres le tournent à gauche. — Il faut en tout 9 bandes, deux noires de chaque côté. — On réunit ensuite, à l'envers, ces bandes par un surjet. — On fait laver un vieux tapis de lit, usé, et on en double ce tapis, ou bien on le double d'une toile verte. — On le garnit tout autour d'une frange que l'on fait ainsi : on enfle de la laine noire dans une aiguille, on la passe au bord du tapis de manière à ce que le bout de la laine soit long de 10 centimètres, on coupe la laine sur cette même hauteur (ce qui fait 20 centimètres), on prend dans sa main ce second bout et le premier, puis, en les tournant ensemble, on forme un nœud près du bord du tapis. C'est de cette manière que je te conseille de garnir bras et dos de fauteuil au crochet.

Pour manteau de lit, pour couverture de berceau d'enfant, ce tricot, ainsi brodé, est très-joli en bandes de laine blanche et en bandes de laine bleue. Ces palmes ont l'avantage d'employer tous les petits bouts de laine qui restent des tapisseries. — On peut ne broder de palmes que sur une des bandes de tricot, sur la noire — sur la blanche, j'aime mieux cela. Tu comprends que ce dessin ayant un envers, on peut, sans se gêner, solidement arrêter sa laine. Tu vois que ce travail est portatif, qu'on peut le faire en se promenant, en causant, et tu verras que ses résultats en sont jolis, chauds et solides. — Pour descente de lit, il semble qu'on mette ses pieds sur la mousse.

Le n° 9 indique la couleur des laines à employer pour broder ces palmes.

Le n° 10 est un dessin de bretelles qui se brode sur canevas de soie blanche. Les fleurs se placent moins près l'une de l'autre.

Le n° 11 indique les couleurs des soies qui forment cette fleur, que tu peux semer sur une chaise dont tu feras le fond bleu-ciel ou blanc.

Le n° 12 est un ruban de coton long de 11 centimètres, et large de 4 millimètres ; replie-le 12 fois sur une largeur de 9 millimètres, prends une aiguille enfilée de fil fin, fais sur ce ruban un point devant qui forme des dents en haut et en bas, laisse pendre ce fil.

N° 13. Fais un rempli à chaque bout de ce ruban ; sur les bords de ces remplis, fais un surjet, tire-le fil qui forme les dents et arrête-le par un nœud à l'envers. Tu as obtenu cette espèce de petite marguerite à 12 pétales.

N° 14. Tu prends, dans l'intérieur, avec une aiguille enfilée de fil fin, la pointe de chaque pétale, tu serres ce fil pour en former le rond qui est au milieu, sur ce fil tu tournes un fil ; à ce cercle tu fais un point de feston, dans ce point de feston tu passes un fil, enfin sur ce fil tu tournes un fil.

N° 15. Maintenant tu bâtis tes marguerites sur un modèle de col, et tu les réunis par un point qui coud ensemble deux pétales. On fait ainsi de jolies manchettes et de jolis bonnets de baptême.

En prenant du ruban plus long et plus large, ont fait de plus grandes marguerites qui forment de beaux coussins pour tête-à-tête, et des couvertures pour dos et bras de fauteuil.

Ces marguerites ne se repassent ni ne s'attachent. Lorsque, après avoir été blanchis, ces cols ou ces manchettes sont à moitié secs, on les détire en leur donnant une bonne forme, et on les laisse sécher.

Ce gracieux travail m'est envoyé par une petite fée de nos amies dont la baguette nous sera bien utile !

Le n° 16 est un fichu pour tout petit enfant. Il se taille en jaconas. On le fend à partir du chiffre 30 jusqu'au chiffre 14.

Le n° 17 est un gousset que l'on taille aussi en jaconas et que l'on entre au milieu de cette fente pour l'y coudre des deux côtés, étoile contre étoile.

Ce fichu se garnit ensuite d'une bande de jaconas festonnée et plissée à petits plis.



Tu peux, sur une robe de mérinos, porter ce fichu chez toi.

Le n° 18 est une coiffure en imitation de corail.

Je vais d'abord te faire exécuter un bracelet. Achète un jeu d'aiguilles de 6 millimètres de circonférence, une pièce de soutache en laine ponceau, large de 2 millimètres, du prix de 15 centimes. Prends deux aiguilles, avec cette ganse monte trois mailles, tricote d'une manière un peu lâche, comme si tu faisais une jarretière, en ayant soin au commencement de chaque aiguille de ne jamais faire la première maille. Lorsque la pièce de soutache est finie, avec une aiguille enfilée de laine ponceau, tu enfiles les trois dernières mailles et tu les réunis aux trois premières, en arrétant proprement les deux bouts de ganse. Tu formes ainsi un cercle au milieu duquel tu passes ta main : le tricot prête et se resserre lorsque le bracelet se trouve sur le poignet. Tout naturellement ce tricot se tourne en spirale et ressemble à une torsade de corail. Ce bracelet doit avoir de long 15 centimètres.

On obtient cette jolie coiffure avec le même travail, mais alors il faut 13 pièces de soutache. La jarretière doit avoir à peu près deux mètres de long ; à chacune des deux extrémités, on forme trois boucles inégales qui emploient 50 centimètres. Il n'en doit plus rester qu'un mètre que l'on tourne autour des cheveux.

On tourne aussi cet ornement autour d'un fond de bonnet de dentelle noire, même de dentelle blanche ; cela fait une coiffure de soirée.

Passage de l'Opéra, j'ai vu des coiffures de bal formées de grosses perles blanches et de cette imitation de corail... mais je n'aime pas cela.

Le n° 19 est un fichu de dessous. A ce fichu, tu fais deux plis, à partir du bas de la taille. Tu couds, le long du droit-fil, de chaque côté des deux devants, un entre-

deux qui s'arrête à la couture sur l'épaule ; ce même entre-deux, tu le couds à ce fichu comme si tu y cousais un petit collet, en partant du derrière et arrivant en mourant de chaque côté du cou ; à ce petit collet, tu fronces légèrement une garniture assez basse pour se tenir debout et qui descend en mourant jusqu'à la ceinture.

Tu peux faire ce fichu en jaconas, l'entre-deux et la garniture seront en broderie anglaise. Si tu le veux plus habillé, il sera en tulle, l'entre-deux et la garniture en dentelle.

Le n° 20 est une manche de dessous formant manchette ; elle se fait en tulle.

Le n° 21 est une autre manche de dessous ; elle se fait en jaconas, se monte sur un entre-deux en broderie anglaise, et, à ce même entre-deux, on coud une bande haute de 10 centimètres que l'on a réunie par une couture à rabattre placée en dessous de la manche ; et l'on relève ensuite cette bande comme une manchette.

Le n° 22 est un canezou qui se fait en tulle, en mousseline brodée ou en jaconas uni. Ce canezou se porte avec une jupe en taffetas de couleur, en mousseline de laine ou en jaconas.

Cette planche, je l'espère, te donnera de l'occupation pendant un mois. Je te quitte pour aller guetter Florence que j'attends... La voilà ! Comme elle marche vite !... Elle lève les yeux.... elle m'a donc devinée à travers mes persiennes?... Je cours l'attendre du haut de l'escalier, avec mon chien qui me suit en jappant... Je tends la main à Florence et l'entraîne gaiement dans ma petite chambre. « Je viens travailler avec toi, me dit-elle. — C'est-à-dire que tu vas me donner toutes tes bonnes idées. Voyons ! — Voilà d'abord la liste des mots féminins qui font quelquefois douter de leur sexe.

— C'est bien ! et moi, pour quel l'on s'en souviene, j'y ajouterai cet ange... Ce sera de la mnémonique.



Insomnie.	Après dinée — soupée	Inversion.	Décrottoire (en crin).
Empreinte.	— midi.	Hymne.	Parois.
Enclave.	Epigramme.	Antichambre.	Equivoque.
Ecumoire.	Anagramme.	Patère.	Idéologie.
Aigle (à un drapeau).	Aquarelle.	Antithèse.	Ère.
Emeute.	Amphore.	Idole.	Horloge.
Atmosphère.	Arène.	Epître.	Antériorité.
Enigme.	Epitaphe.	Idylle.	Antenne.
Ecritoire.	Artère.	Evangile.	Anthère.
Insertion.	Epigraphe.	Impasse.	Antilope.
Amnistie.	Oasis.	Extase.	Antique.
Enseigne.	Equerre.	Ankylose.	Epithète.
Argile.	Acoustique.	Hortensia.	Acanthe.

— Veux-tu me lire les lettres que tu as reçues, Jeanne? peut-être à nous deux saurons-nous trouver des réponses utiles à la plupart de nos amies, tout en répondant à quelques-unes... Commençons :

— En hiver, la coiffure *Marie Stuart* se fait en velours, en cachemire noir ou bleu; en été, elle se fait en tulle de soie noir, ou blanc.

— Les jupons de laine se font en tricot double, afin que l'on ne sente pas le point à l'envers.

— Les manteaux de lit, au crochet, ne se doublent pas; on les jette sur la couverture du lit, qui est ordinairement en damas de soie ou de laine, en toile perse, de couleur foncée, ce qui fait ressortir les dessins mats du crochet.



— Par exemple, tu me permettras de faire une remarque; c'est que ces demoiselles t'adressent des questions bien singulières. Elles lisent, je ne sais où, que l'on porte je ne sais quoi, elles te demandent ton avis, et tu es obligée de rectifier les erreurs des autres... Mais que ces demoiselles s'habillent d'après les toilettes que tu décris, et que leurs sœurs, leurs mères y ajoutent de riches cachemires, de belles étoffes, des dentelles, des bijoux.

— Mon Dieu, c'est ce que je dis tous les jours.

— Les draps, pour berceau d'enfant, se brodent au plumetis, sur trois côtés, ou seulement sur un côté, sur celui que l'on fait rabattre. On peut se servir des desins pour taie d'oreiller.

— Les sacs ne se portent ni au crochet, ni en velours brodé, c'est une fantaisie que se donnent les dames anglaises. Nous, nous

avons des poches de percale qui se nouent autour du corps par un ruban; ces poches se trouvent sous des ouvertures laissées à nos robes. De cette manière, les poches ne se voient pas; les plis de la robe les cachent plus aisément.

— Arrêtons-nous, l'espace nous manque... Tu n'as plus de place que pour expliquer ton rébus... C'est?

— Chaque 1 son lot — nue — l' — n'atout — temps — part de gâteau. — *Fleuve du Tage, je fais...*

— Très-bien chanté!... *Chacun son lot, nul n'a tout en partage.* Et puisque tu es en voix, viens au salon que je t'entende.

— Permits au moins que je finisse ma lettre.

Tu le vois, ma chère, Florence me force à te quitter... mais j'ai encore le temps de t'assurer de mon amitié et de mon dévouement.  
J. J.

#### ÉNIGME.

Nous sommes trois frères en France :

L'un de nous trois, selon certains savants,

En Grèce a reçu la naissance ;

Mais on ne convient pas du temps.

Par droit d'extension, au défaut d'une absente,

Deux de nous réunis président aux forêts ;

L'un des deux mis avec excès

Produit une voix moins sonnante ;

Le troisième est plus usité,

Il règne à la fin de l'été.

Lecteur, si ta recherche est vaine,

Ne t'en prends pas à nous ; ton désir curieux

Peut être satisfait sans peine...

Tu nous as tous trois sous les yeux.

\*\*\*

ÉPHÉMÉRIDES.

21 MARS 543, MORT DE SAINT BENOÎT.

Fondateur d'un ordre qui pendant plus de douze cents ans porta son nom, saint Benoît institua la vie monastique en Occident, comme saint Antoine l'avait instituée en Orient, à deux siècles de distance. Né en 480, dans le duché de Spolète, d'une famille riche et illustre, il était frère jumeau de sainte Scholastique. Ses parents l'envoyèrent à Rome pour y faire ses études; et bien qu'au milieu des séductions d'une grande ville, il conserva la pureté de ses mœurs. Dès l'âge de 17 ans, le jeune Benoît, désabusé du monde, cherchait la solitude, il ne connut plus d'autre plaisir que la méditation des vérités éternelles. Caché dans une caverne affreuse, à quarante milles de Rome, il y demeura trois ans, ignoré de l'univers entier, excepté d'un moine des environs, nommé Romain, qui l'avait formé à la vie cénobitique, et qui lui apportait tous les jours sa nourriture.

Une existence si extraordinaire ne pouvait se dérober toujours à la curiosité publique; on voulut voir et entendre le jeune solitaire : le désert de Subiaco devint le rendez-vous des pèlerins, dont un grand nombre, après avoir entendu l'apôtre, devenaient ses disciples et voulaient rester auprès de lui. Benoît y consentit. Des cellules furent construites, des terres ensemençées, et la naissante colonie s'accroissait de jour en jour; mais la persécution ne tarda pas à venir la frapper ainsi que son fondateur. C'est alors que Benoît se retira sur le mont Cassin. A sa voix, les

idolâtres qui l'habitaient embrassèrent le christianisme. D'un temple consacré au culte d'Apollon il fit un oratoire où l'on adora le vrai Dieu; enfin, il éleva ce monastère qui mérita d'être considéré comme le chef-lieu et le berceau de tous les ordres religieux de l'Europe.

Le roi des Goths, Totila, vint à son tour visiter un homme dont la renommée publiait tant de merveilles. Pour mettre sa sagacité à l'épreuve, il prit le costume d'un simple écuyer; mais Benoît reconnut sans peine un front sur lequel l'habitude du commandement avait sans doute laissé des traces; il alla droit au barbare, lui adressa fièrement tous les reproches que justifiaient ses cruautés et ses dévastations, et lui prédit sa fin prochaine, sans que Totila parût s'offenser de tant d'audace; on assure au contraire que la leçon ne resta pas sans effet.

« Voulez-vous, disait saint Grégoire, avoir un abrégé de la règle de saint Benoît? lisez sa vie. Voulez-vous avoir un abrégé de sa vie? lisez sa règle. »

Cette règle, adoptée par l'immense majorité des ordres religieux, n'imposait à l'homme ni efforts surnaturels, ni macérations douloureuses; elle évitait le danger de la vie contemplative, en prescrivant le travail physique et intellectuel. Aussi, l'Europe moderne doit-elle aux soins de ces pieux solitaires la conservation des plus beaux monuments scientifiques et littéraires de l'antiquité.

MOSAIQUE.

Le sultan de Stamboul (Constantinople) Abd-el-Medjid, qui suivait avec un intérêt extrême toutes les phases du siège de Rome, apprit ainsi par les papiers publics qu'il existait un couvent d'Arméniens ca-

tholiques dans la capitale du monde chrétien. Il s'empressa d'y envoyer un étendard turc avec sa toughra (monogramme impérial) autorisant les religieux à l'arborer à l'entrée de leur couvent. Les bons



pères ont exécuté ses intentions, et lui ont fait parvenir une lettre de remerciement par Reschid-pacha.

Parmi les faits remarquables du siège de Rome, on cite le zèle courageux de plusieurs ecclésiastiques français et belges. Une lettre de Rome porte ce qui suit : Le 30 avril, au premier coup de canon, M. Huquet, évêque d'Hésibon, revêtit ses insignes d'évêque, et, accompagné d'un autre Français, M. l'abbé de Cosquer, il sortit de la ville pour se rendre sur le champ de bataille. Deux ecclésiastiques belges, MM. de Merode et Edouard de Welmont se joignirent ensuite à eux, et tous les quatre, depuis une heure de l'après-midi jusqu'à la nuit, ne cessèrent, au milieu des marques du respect et de l'admiration de tous, de transporter jusqu'aux ambulances les blessés qu'ils allaient chercher sous la mitraille et sous les balles. Pendant les longues luites du siège, ces

honorables représentants de la France et de la Belgique ont continué de donner d'éclatantes preuves d'abnégation ; un juste hommage a été rendu par les autorités militaires à ceux qui avaient ainsi rivalisé de dévouement et d'intrépidité avec nos braves soldats.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites point. PASCAL.

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image. PASCAL.

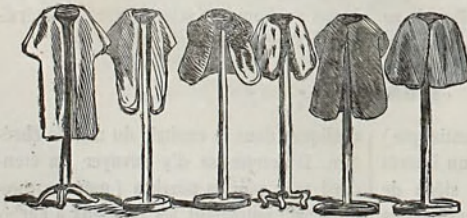
La vérité est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil.

J. D. MAISTRE.

Comme c'est le propre du feu d'éclairer et d'échauffer, c'est le propre de la charité de communiquer ses lumières et son ardeur.

SAINT VINCENT DE PAUL.

### RÉBUS.



Paris. — Typographie Doucey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.







Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18<sup>e</sup> année.

N<sup>o</sup> III.